

LA FERME DE MONTMIRAIL,

(Épisodes de 1812 à 1814)

MÈCE MILITAIRE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX,

PAR MM. FERDINAND LALOUE ET F. LABROUSSE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique,
le 7 mars 1840.

DISTRIBUTION :

| | | | |
|--------------------------------------------|----------------|-------------------------------|--------------------------|
| LE C ^e SARATOFF, général russe. | M. GAUTIER. | UN LIEUTENANT..... | M. ENNEMONT. |
| JULIEN, capitaine de lanciers.... | M. HENRI. | UN COSAQUE parlant..... | M. BANNET. |
| RASCOFF, intendant du comte... | M. SIGNOL. | UN AUTRE COSAQUE parlant.... | M. VOISIN. |
| FÉRAUD, lancier..... | M. CHÉRI. | UN SOLDAT..... | M. VÉZIAN. |
| HUBLOT, soldat du train..... | M. LEBEL. | UN COLONEL russe..... | M. FERDINAND. |
| GRÉGORI, hetmann de cosaques. | M. SALLERIN. | IVAN, domestique..... | M. GONTARD. |
| DENISOT, chirurgien..... | M. WILLIAMS. | UN SERF..... | M. MONET. |
| UN AIDE-DE-CAMP français..... | M. EDMOND. | AMÉLIE, fille du Comte..... | M ^{lle} SOPHIE. |
| BERTRAND, brigadier de lanciers. | M. PATONNELLE. | URSULE, vieille paysanne..... | M ^{me} DELILLE. |
| UN GÉNÉRAL français..... | M. ARNOLD. | PAYSANS, SOLDATS, etc. | |

Le premier acte, au château de Saratoff; le deuxième, près de Borissoff et de la Bérésina; le troisième, aux environs de Montmirail, pendant l'invasion de 1814.

ACTE I.

Le théâtre représente une grande salle. Au fond, porte et fenêtres donnant sur un large balcon, auquel tient un perron extérieur. Par de-là, on aperçoit la campagne. Portes et fenêtres latérales. Ameublement et style d'un vieux manoir russe.

SCÈNE I.

RASCOFF, IVAN, DOMESTIQUES et SERFS.

(Au lever du rideau, des domestiques et des serfs traversent le théâtre avec empressement.)

RASCOFF, entrant.

Allons, Serfs, dans un instant le Comte sera ici; que chacun se trouve à son poste, et qu'il soit noblement reçu dans son vieux château de Saratoff...

IVAN.

La division commandée par le Comte, est-elle loin d'ici, Rascoff?

RASCOFF.

A trois lieues; prête à marcher pour se joindre à Kutusoff... Forcés de quitter Moscou, ces maudits Français espèrent aller prendre de bons quartiers d'hiver dans le gouvernement de Kalouga; notre armée saura bien leur couper le chemin et les rejeter au-dessous de Mojaïsk... C'est là qu'il sera plus facile de les exterminer jusqu'au dernier... (Aux Serfs.) Sortez! sortez donc!.. (A un Serf qui regarde à la fenêtre.) Tu es encore là, toi?

LE SERF.

Je regardais...

RASCOFF.

Tu raisonnes?

LE SERF.

Je réponds.

RASCOFF.

Ivan, vingt coups de knout à celui-là... Je le veux!..

AMÉLIE, entrant.

Et moi, je veux qu'on lui pardonne!..

(Elle fait signe à Ivan, qui laisse le Serf; celui-ci s'incline avec reconnaissance devant elle, et sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, AMÉLIE.

RASCOFF, s'inclinant.

Qu'il soit fait comme l'ordonne la fille du noble Comte.

AMÉLIE.

Rascoff, vous êtes trop sévère envers ces malheureux.

RASCOFF.

Pas plus que dans toutes les maisons de seigneurs russes...

AMÉLIE.

Oh! je sais que tout bas, vous me reprochez ce que vous appelez mes idées françaises... Eh bien! oui, je suis à moitié de ce pays, de cette patrie de ma mère... D'ailleurs, vous savez si mon père, tout Russe qu'il est, vous recommande la douceur...

RASCOFF, bas à Ivan.

Française à demie, a-t-elle dit!.. C'est pour cela que je ne l'aime pas!

IVAN, de même.

Que diable as-tu donc contre les Français?

RASCOFF.

De la haine, voilà tout!

(Mouvement au dehors.)

AMÉLIE, courant à une fenêtre du fond.

Mon père! mon père!..

(On ouvre la porte du fond, Amélie traverse le balcon et descend le perron; les gens du château garnissent la scène, et le Comte paraît, suivi de sa fille et d'une escorte nombreuse.)

SCÈNE III.

LE COMTE, AMÉLIE, GRÉGORI, caché dans la foule, RASCOFF, IVAN, OFFICIERS RUSSES, DOMESTIQUES, SERFS.

LE COMTE.

Ma fille! ma chère Amélie!..

AMÉLIE.

Mon bon père!..

LE COMTE, aux officiers qui l'accompagnent.

Messieurs, j'ai voulu, en quittant la division pour quelques heures, m'assurer par moi-même de l'état du pays, afin d'en rendre compte à Kutusoff... Les trois régiments français qui ont été dispersés ce matin à quelques lieues d'ici, n'inquiéteront plus notre marche... Tenez-vous prêts à vous remettre en route, nous n'avons que quelques instans à passer à mon château de Saratoff.

GRÉGORI, qui est resté caché dans la foule, soigneusement enveloppé de son manteau, s'approchant de Rascoff. — Bas.
Rascoff!..

RASCOFF, de même.

Vous ici, noble hetmann?

GRÉGORI, désignant Amélie.

La revoir à tout prix, te disais-je à Moscou, la revoir!.. A toi de me servir!

RASCOFF.

Oui, noble Grégori... Et vos cosaques?

GRÉGORI.

Mes Cosaques? ils tuent des Français!.. Tu vas me suivre, j'ai à te parler.

(Les officiers ont salué le Comte et Amélie, et sont sortis, conduits par des domestiques.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh! quoi, mon père, vous ne resterez ici que quelques instans?

LE COMTE.

Et je craignais bien de ne pouvoir venir t'embrasser... Nous nous reverrons bientôt, mon enfant.

AMÉLIE.

Qui sait si cette guerre ne se prolongera pas...

LE COMTE.

Napoléon et Alexandre finiront par s'entendre... Eh bien! ma jeune châtelaine, comment gouvernes-tu mes vassaux?.. Depuis que nous avons perdu ta mère, mon enfant, tu la remplaces et tu gouvernes ici pour le moins autant que moi...

AMÉLIE.

Tout va bien, mon père... excepté pourtant ce Rascoff...

LE COMTE.

Tu sais que c'est un vieux Russe, fidèle aux antiques traditions...

AMÉLIE.

A des traditions de méchanceté...

LE COMTE.

Allons, ta bonne et digne mère t'a légué cette indulgence et cette bonté qu'elle avait apportées de France... Et, à propos, n'en veux-tu pas à nos ennemis, pour t'avoir privée des plaisirs et des fêtes que tu trouvais à Moscou, avant leur arrivée?

AMÉLIE.

Je commençais à m'y ennuyer, à y avoir peur même... car, ce Grégori...

LE COMTE, soucieux.

Ah! oui, l'hetmann de Cosaques qui t'aimait de son amour peu civilisé, n'est-ce pas? (A part.) Un amour qui m'effrayait pour ma fille, car cet homme ne vaut pas le dernier des Barbares qu'il commande.

AMÉLIE.

Eh bien! mon père, ce nom de Grégori vous a rendu triste...

LE COMTE.

Non, ma fille... Tu sais que je puis, comme autrefois, te mettre à l'abri de ses poursuites, s'il osait les recommencer... D'ailleurs, Grégori est loin d'ici, à la tête de ses cosaques...

AMÉLIE.

N'en parlons plus, mon père...

LE COMTE.

Tu as raison, mon enfant... Qui vient là?

SCÈNE V.

LE COMTE, AMÉLIE, UN AIDE-DE-CAMP; puis, LES OFFICIERS.

LE COMTE.

Quelle nouvelle, Capitaine?

L'AIDE-DE-CAMP.

Monsieur le Comte, j'apporte des ordres pour

la division. (Il remet des dépêches au Comte.)

LE COMTE, lisant.

« Une rencontre avec l'ennemi paraît plus prochaine qu'on ne le croyait d'abord. » (Aux officiers.) Nous partons, messieurs...

AMÉLIE.

Vous partez, mon père, pour ne plus me revoir, peut-être !

LE COMTE.

Enfant, tu me reverras... (A part.) La laisser encore, et ne pouvoir l'emmener... Pour la conduire dans une ville, il faudrait l'exposer à des dangers qui ne l'atteindront pas ici, peut-être... (Haut.) Rascoff, sitôt que le chemin de Kalouga sera libre, tu recevras l'ordre d'y conduire ma fille... Si les ennemis venaient ici, point de résistance inutile... Mais s'il fallait mourir pour défendre ma fille, je compte sur vous tous...

AMÉLIE.

Mon père, j'ai la confiance que nous serons respectés de l'ennemi... D'ailleurs, vous l'avez dit, je vous rejoindrai bientôt à Kalouga... S'il faut prier Dieu pour quelqu'un, c'est pour vous qui allez combattre... Que Dieu vous protège, mon père !..

LE COMTE.

Mon enfant ! mon enfant !.. (Il l'embrasse tendrement. Aux officiers.) A cheval, messieurs !.. (Il sort suivi de tout le monde ; Amélie l'accompagne jusqu'au perron, revient en scène, et regarde par une fenêtre.)

AMÉLIE, agitant un mouchoir à la fenêtre.

Adieu, adieu, mon père !.. Je vais prier pour toi !.. (La nuit est venue.)

SCÈNE VI.

GREGORI, RASCOFF.

GREGORI, désignant la porte par laquelle est sortie Amélie.

Ses appartemens sont là ?

RASCOFF.

Oui, noble hetmann.

GREGORI.

Écoute, Rascoff... Mes cosaques sont près d'ici, mais je les ai quittés, car j'ai su que le Comte venait retrouver sa fille, et je me suis glissé, inconnu, parmi ceux qui l'accompagnaient et les vassaux accourus au château ; je voulais savoir s'il l'emmenait, car alors... Mais non... et il n'y a plus d'obstacles entre elle et moi !..

RASCOFF.

Que voulez-vous dire ?

GREGORI.

Que je l'aime plus encore que lorsque je te disais : Rascoff, apprends-moi chez quel seigneur son père la conduira aujourd'hui... Que je la voie passer au moins, que je la regarde !..

RASCOFF.

Oui, noble hetmann, je sais que vous l'aimez...

GREGORI.

Mais c'est en vain, n'est-ce pas ?

RASCOFF.

Je le crains...

GREGORI.

Et s'il me la faut, cette femme, à moi, Grégori l'indomptable ?..

RASCOFF.

Seigneur...

GREGORI.

J'ai juré que l'hetmann dédaigné serait vengé tôt ou tard... Rascoff, cette nuit, il faut que je m'éloigne avec mes cosaques... Avant de partir, je veux, je veux m'assurer de cette femme, dussé-je, si elle invoquait son père, l'entraîner dans mes steppes, au fond de la Crimée.

RASCOFF.

Mais, seigneur, je me perds en vous servant ; si le Comte...

GREGORI.

Et qui t'a dit que je t'abandonnerais à sa vengeance ?.. D'ailleurs, si tu refuses, je n'ai qu'à pousser mes cosaques contre le château...

RASCOFF.

Il est sûr qu'on ne pourrait guère vous résister...

GREGORI.

Si tu m'es dévoué, je te fais libre, et tu viendras en Crimée pour y trouver la fortune... Choisis donc, ou ami ou ennemi.

RASCOFF.

Seigneur, souvenez-vous plus tard de vos promesses... Que voulez-vous ?

GREGORI.

Que tu m'introduises ici dans deux heures...

RASCOFF.

Soit.

GREGORI.

Et maintenant, où faut-il attendre ?

RASCOFF, ouvrant une porte.

Dans ma chambre, au fond de ce corridor...

GREGORI.

Bien !..

(Il sort.)

SCÈNE VII.

RASCOFF, seul.

En vérité, il y a du diable dans cet homme-là !.. Que m'importe, au surplus !.. Il va me faire libre plus tôt que je ne l'espérais... Je me fais vieux, et les maîtres me pèsent plus que jamais !.. (On entend frapper à la porte du château.) Qu'est cela ?.. (Voix confuses au dehors. — Appelant.) Ivan ! Dmitri ! Ivan !.. (A Ivan qui entre.) Qui fait donc ce bruit ?

IVAN.

Des Français !

RASCOFF.

Des Français !..

HUJLOT, au dehors.

Ohé ! tas de Russiens ! allez-vous ouvrir la boutique ! (Bruit qui redouble.)

RASCOFF.

Il faut résister, barricader les portes !..

IVAN.

Et comment ? ils sont en trop grand nombre !

Qu'y a-t-il ?

AMÉLIE, entrant.

RASCOFF.

Les Français!..

(Entrent des domestiques et des serfs.)

AMÉLIE.

Eh bien! s'ils se présentent en ennemis, qu'on envoie un homme à cheval; qu'il coure, il rejoindra mon père!

UN SERF, entrant.

Impossible, madame; personne ne pourrait sortir du château!

AMÉLIE.

Qu'on ouvre la porte! (Un domestique sort.)

RASCOFF.

Eh! quoi, madame?..

AMÉLIE.

Puisqu'on ne peut aller chercher du secours, il nous est impossible de résister... Si c'est un asile qu'on demande, je veux l'accorder... Si vous craignez, éloignez-vous; c'est moi qui vais les recevoir!..

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, RASCOFF, HUBLLOT, FÉRAUD, SOLDATS FRANÇAIS, IVAN, DOMESTIQUES, SERFS.

HUBLLOT.

Fallait donc dire que le portier tapait de l'œil, nous aurions enfoncé la porte tout de suite.

AMÉLIE.

Mais, vous avez pu voir qu'on ne faisait aucune résistance...

HUBLLOT.

Résistance de quoi, signora? Faut vous dire que nous aurions plutôt fait roucouler notre pièce de campagne, qui ne nous a pas quittés, pour vous servir... Faut vous dire enfin que vos Russiens prétendent qu'ils nous ont étrillés ce matin, à trois régimens que nous étions... C'est pas vrai! mais nous sommes un peu en vagabondage pour le quart-d'heure... Les camarades cherchent où ils peuvent; votre château a celui de nous posséder... Pour lors, peu nous suffira, mais donnez-nous beaucoup de bois à incendies, beaucoup de vin et beaucoup de volailles! Est-ce bien parlé, les amis?

LES SOLDATS.

Oui, oui...

AMÉLIE.

Rascoff, mettez à leur disposition tout ce que le château peut renfermer de vivres...

HUBLLOT.

Et du feu, du feu, à mort!..

AMÉLIE, aux Français.

Messieurs, je ne vois pas de chef, parmi vous, nous nous en remettons à l'honneur du soldat français!..

(Elle rentre dans son appartement.)

HUBLLOT.

Bien, très bien!.. (A Rascoff.) Au galop, si c'est possible, et pas de ruades; je suis soldat du train, et quand un cheval se met de mauvaise humeur, je sais la manière de lui serrer le museau...

RASCOFF, à part, en sortant.

Je sais bien, moi, que la vengeance viendra!..

HUBLLOT, le regardant sortir.

Il me déplaît, celui-là!..

SCÈNE IX.

FÉRAUD, HUBLLOT, SOLDATS.

FÉRAUD.

Ah ça! vous autres, pourriez-vous me dire de quel côté nous filerons en sortant d'ici?..

HUBLLOT.

Tout droit devant vous, à la garde des cinq cents diables d'enfer!.. Je vous dirai, si ça peut vous consoler, que nous sommes cuits, plus ou moins, vu la gelée qui va son train de poste, et les a-touts que les Russiens nous donnent extraordinairement...

FÉRAUD.

T'es pas de l'avis de Bertrand, toi!..

HUBLLOT.

Qu'est-ce que c'est que Bertrand?..

FÉRAUD.

Bertrand, le brigadier, le plus vieux du régiment... un Égyptien...

HUBLLOT.

Mulâtre?..

FÉRAUD.

Non, qui a servi aux Pyramides... Il disait au capitaine Julien, qui est quasi son fils, un brave aussi, dont il a hérité sur le champ de bataille, de son père, son ami...

HUBLLOT, cherchant à comprendre.

Hein?..

FÉRAUD.

Oui... Il disait donc: Capitaine, tout ce qui nous arrive, c'est des frimes de l'Empereur, qui veut amoncer les Russes, pour les emmener tous prisonniers à Paris...

HUBLLOT.

Qu'est-ce qu'il pourrait donc en faire, à moins que ça soye pour donner leurs peaux aux tanneurs de la capitale?.. Ah! guerdins de Russiens! En voilà que je me sens exaspéré en leur faveur... des sauvages qui restent dans un pays où il gèle à quatre-vingt-quinze degrés et même plus!..

(Des domestiques apportent à boire et à manger.)

HUBLLOT, à un domestique qui met du bois au feu.

Dis donc, toi, il n'y a pas de quoi faire revenir le bout de mon nez, et je suis gelé de haut en bas... Laisse-moi faire!..

(Il jette une masse de bois au feu. Les domestiques sortent.)

SCÈNE X.

HUBLLOT, FÉRAUD, SOLDATS, puis RASCOFF et DENISOT.

HUBLLOT.

Dites donc, les amis, pensez-vous qu'il reviendra, mon nez, hein?..

FÉRAUD.

Comment!.. mais il engraisse à vue d'œil...

HUBLLOT.

Vrai!.. Pour lors, ça m'effraie; c'est pas naturel, un nez qui engraisse!.. (A Rascoff qui entre.) Que veux-tu, toi?.. (A part.) Il me déplaît, celui-là...

RASCOFF.

Des camarades qui vous arrivent...

HUBLLOT.

Il n'y a plus de place...

DENISOT, entrant.

Qu'est-ce que tu dis, toi?..

LES LANCIEERS.

Salut, major...

DENISOT.

Bonjour, mes enfans... (A Hublot.) Tu es bien heureux que j'ai trouvé, en bas, de quoi faire une espèce d'ambulance pour nos blessés; sans cela, tu m'aurais cédé ce petit bivouac, qui me paraît supportable... Ne fais pas le difficile, mon garçon... demande aux lanciers si je me laisse effrayer facilement; j'ai coupé plus de bras et de jambes que tu n'as bu de verres de vin dans ta vie...

HUBLLOT.

J'en ai pourtant avalé pas mal...

DENISOT.

Donne-moi à boire un coup, Féraud... Pas de blessés, parmi vous?..

LES LANCIEERS.

Non, Major.

DENISOT.

Tant mieux! les blessures deviennent difficiles en diable à guérir... ce n'est pas comme en Égypte!.. Parlez-moi de ce pays-là, et des bons sabres des mameloucks; ces gaillards vous faisaient de belles entailles, bien nettes, bien dessinées; j'y voyais clair tout de suite!.. Ici, dans ce maudit pays de Mougics, des coups de pointes qui vont de travers, des coups de balonnette, qui n'ont pas le sens commun... de véritables blessures de sauvages...

HUBLLOT.

Avec ça que, pour se guérir, le froid n'est pas commode...

DENISOT.

Qu'est-ce que le froid, qu'est-ce que la chaleur?..

HUBLLOT.

Dam!..

DENISOT.

Quand on veut bien ne pas y faire attention, ça n'est rien du tout...

HUBLLOT.

Ça n'est rien, ça n'est rien!.. Vous verrez ça, dans quelques jours, Major... nous serons tous enterrés dedans une sacrée neige de quinze pieds de hauteur...

DENISOT.

Ce n'est pas impossible... Mais, bah! nous nous tirerons de la neige comme nous nous sommes tirés, jadis, du sable de Syrie, qui était de force à rôtir un bœuf... Tu vois bien que j'en suis revenn!..

HUBLLOT.

Dam!.. (A part.) C'est peut-être pour ça qu'il est sec comme de l'amadou...

DENISOT.

Tranquillisez-vous, enfans, nous aurons quelque bonne bataille qui nous vaudra des quartiers d'hiver... Quand elle viendra, apprenez un peu aux Russes comment se donnent les coups de sabre... Tuez-en beaucoup; autant de besogne de moins pour les chirurgiens... s'il m'arrive des prisonniers blessés, je verrai comment vous aurez joué du sabre... (A Hublot.) S'il vient de nouveaux camarades, tu leur fera de la place, n'est-ce pas?.. Et si jamais tu as besoin de moi, pour te couper un bras ou une jambe, je te traiterai en ami, je t'en débarrasserai lestement...

HUBLLOT.

Merci, Major, le plus tard possible!..

DENISOT.

Voyons nos blessés... (Il sort.)

SCÈNE XI.

HUBLLOT, SOLDATS, puis RASCOFF.

HUBLLOT.

Dites donc, vous autres, voilà un major qu'à de fameuses perches, en place de jambes... Sacré canon! il a beau dire, tout de même, ceci est un pays où nous sommes inclus indéfiniment, c'est mon idée!.. Ces Russiens sont des sournois que je suppose avoir l'intention de nous détruire chacun son tour... Les guerdins du château pourraient bien manigancer quelque ruse, à l'effet de nous enfoncer, tout les premiers! je me méfie... Voyez s'il en reste la moitié d'un, par ici!..

LES LANCIEERS.

C'est vrai, c'est vrai!..

HUBLLOT.

Et pourquoi donc qu'ils ne nous serviraient pas de même que tous les monarques trempaient la soupe à l'Empereur, dans la ville de Dresde?.. (Appelant.) Holà! holà!.. viendrez-vous, Russiens?..

RASCOFF, entrant.

Que voulez-vous?..

HUBLLOT, à part.

Il me déplaît à mort, celui-là!.. (Haut.) Nous voulons te voir, Joséphine... Voyons, encore du bois et du vin!..

RASCOFF.

Ne voulez-vous pas qu'on en garde pour d'autres Français, s'il en vient?..

HUBLLOT.

T'es donc sergent-major, à cette heure, t'es donc fourrier, pour faire la distribution?.. Al-lume-moi ma pipe!..

RASCOFF.

Je ne suis le domestique de personne, même du Comte!..

HUBLLOT.

Et si je t'enrôle pour être le mien, à moi, Jean Hublot, soldat du train?.. (Rascoff fait un

mouvement pour s'éloigner.) Où vas-tu?.. t'as l'air de me mépriser!..

(Des domestiques sont entrés.)

FÉRAUD.

Allons, Hublot, allons!..

HUBLOT.

Faut qu'il m'apporte des excuses... plein son bonnet... ou bien, s'aligner!..

RASCOFF.

Vous n'êtes pas content d'avoir été battus ce matin?..

HUBLOT et LES SOLDATS.

Misérable!..

(Les soldats tirent leurs sabres en se levant en tumulte.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AMÉLIE, puis JULIEN et BERTRAND.

AMÉLIE.

Qu'y a-t-il?.. Messieurs, j'espérais que vous n'étiez pas entrés ici en ennemis!..

HUBLOT, montrant Rascoff.

Oh! Signora, faut que ce moustik nous soye donné à discrétion...

FÉRAUD.

Sinon, tremblement général dans le château!

JULIEN, entrant avec Bertrand, à Féraud.

Et qui t'a donné le droit de commander ici?..

LES LANCIER.

Le capitaine Julien!..

FÉRAUD.

Capitaine, cet homme nous a insultés tous!..

JULIEN.

Eh bien! c'est à Madame qu'il appartient de faire justice!.. Le sabre à la main! et il n'y a ici qu'une femme et des hommes sans armes!..

(Hublot et les soldats mettent le sabre dans le fourreau.)

FÉRAUD.

Ce Russe nous a dit que nous avions été battus ce matin...

JULIEN.

Et cela est vrai; mais cela ne peut être une insulte; tu ne le crois pas, toi, qui as peut-être pris ta part de vingt victoires; il ne le croit pas, lui qui sait bien que nous ne faisons jamais attendre la revanche!..

HUBLOT.

A la bonne heure, donc!..

BERTRAND.

Et on la prendra cette revanche, quand bien même que la terre serait gelée à quinze pieds de profondeur!..

JULIEN, à Amélie.

Madame, je regrette que votre repos ait été troublé... ces braves soldats ont un peu d'humeur; ils ont déjà tant souffert!.. Mais leur colère n'est durable et à craindre qu'en présence de l'ennemi... Désormais, Madame, aucun d'eux n'oubliera qu'ici nous sommes, non pas dans une forteresse conquise, mais sous un toit hospitalier!..

AMÉLIE.

Monsieur, ma mère était Française; elle et mon père, le comte de Saratoff, m'ont appris à bien juger votre nation!.. j'ai pleine confiance!..

JULIEN, allant à Hublot.

Eh bien?..

HUBLOT.

Foi de Jean Hublot, mon capitaine, je vous donne raison... Signora, faut nous donner la main et trinquer ensemble... Et puisque vous êtes au trois quarts Française, ne vous gênez pas, si je peux vous servir, disposez de moi, et de la pièce de campagne; vous savez, la Gueularde!..

BERTRAND.

Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas un verre pour l'Égyptien, par hasard?..

LES LANCIER.

Voilà, Brigadier, voilà!..

HUBLOT.

C'est vous qui êtes l'Égyptien?..

BERTRAND.

Comme tu dis!..

HUBLOT.

Flatté de faire votre connaissance!..

BERTRAND.

Tu n'es pas dégoûté!.. (Après avoir bu.) Eh bien! pour du vin de Russie, il n'est pas dur!..

HUBLOT.

Du vin de Russie! il est Français comme vous et moi... Repiquons-nous?..

BERTRAND.

Un instant!.. faut causer de choses sérieuses... Dites-donc, Capitaine, pardon et excuse, si je donne mon sentiment; mais, comme nous voilà en débandade, faudrait voir à nous occider un brin...

JULIEN.

Vous avez raison, Bertrand, j'y pensais... Voyons, que conseillez-vous?..

BERTRAND.

Dam! j'estime qu'après la chose qui nous est arrivée ce matin, il y a peut-être des amis qui cherchent, aux environs, à bivouaquer pour la nuit... faudrait envoyer pour voir...

JULIEN.

Oui, et tout préparer pour emmoner demain matin, avec nous, les blessés, que soigne le Major...

BERTRAND.

C'est ça... faudrait aussi établir comme qui dirait une garde... on ne sait pas ce qui peut arriver...

JULIEN.

Bien... Je vais prendre toutes les dispositions... (Aux soldats.) Suivez-moi, mes amis... (À Amélie.) Madame, demain, de bonne heure, vous serez débarrassée des hôtes que vous ne devez qu'aux chances de la guerre...

AMÉLIE.

Monsieur, vous pouvez ordonner à mes domestiques, si leur service est nécessaire...

(Julien sort avec les soldats.)

HUBLOT, escamotant deux bouteilles.

Voici pour ne pas m'enrhumer!..

SCÈNE XIII.

BERTRAND, AMÉLIE.

BERTRAND, qui allait sortir, se retourne, et regardant Amélie.

Eh bien ! à la bonne heure ! parlez-moi d'être reçu par des ennemis comme ça... (Allant à Amélie.) Soyez tranquille, ma petite dame, votre château ne risque rien...

AMÉLIE.

Celui qui vous commande ne peut inspirer que la confiance...

BERTRAND.

Ah ! pour celui-là, voyez-vous, on en fait peu comme lui, j'ose le dire !..

AMÉLIE.

Il paraît avoir beaucoup de déférence pour vous...

BERTRAND.

Comment ! il m'écoute comme une jeune fille, que j'en suis tout fier et tout honteux, quelquefois !..

AMÉLIE.

Vous êtes son père ?..

BERTRAND.

C'est-à-dire, il y a de ça... Au fait, oui, je suis son père. C'est toute une histoire, voyez-vous !.. et je pourrais bien vous la conter ; mais, bah ! ça vous importe peu...

AMÉLIE.

Je suis sûre, au contraire, que cela va m'intéresser.

BERTRAND.

Vraiment ?.. (A part.) Elle est gentille, cette petite comtesse !.. (Haut.) D'ailleurs, faut que vous sachiez que je ne puis pas me rassasier d'en parler, de ce brave enfant de Julien. Figurez-vous donc que je suis parti en 92, avec mon ami, Pierre Hubert, qui était, comme moi, des environs de Montmirail... Pierre Hubert était marié, et il avait un enfant qui tétait encore sa mère ; mais, bah ! le diable emportait tout le monde du côté de l'ennemi !.. Or donc, voilà qu'un beau jour, près de la Hollande, nous voyons arriver la femme de Pierre Hubert avec leur petit... Nous la faisons vivandière, et la voilà qui nous suit, de ci, de là, à travers toute l'Europe, et même plus loin. Pauvre femme ! elle mourut, et peu de temps après, Pierre Hubert reçut un biscaien en plein dans la poitrine.

AMÉLIE.

Et son enfant ?..

BERTRAND.

Son enfant !.. Il me le mit dans les bras, en me disant : « Il est à toi tout seul, maintenant. » Et il ferma les yeux. Dans notre état de soldat, on a peu la chance d'avoir de ces gentilles petites créatures ; Pierre Hubert m'en laissait une par testament, et j'ose dire que je l'ai un peu aimée !.. L'enfant ne m'a jamais quitté ; je ne sais pas signer mon nom, mais, bah ! c'était à qui des officiers du régiment lui montrerait à lire, et le vieux major Denisot en a fait un savant... Sitôt qu'il a pu tenir un sabre, je lui ai montré la manière de s'en servir... Mais, sacristi ! madame la comtesse, quand les balles sifflaient

autour de nous, je tremblais comme la feuille qu'il ne soit atrapé ; j'avais soin de sauver la chose, comme vous pensez, afin que personne ne fût humilié !.. J'étais tenté quelquefois de lui dire : Ne vas pas si loin, petit ! Mais, bah ! guerrier fini !.. Eh ! que sais-je ?.. il a pris des drapeaux, monté le premier sur des remparts, sauvé du monde, moi tout le premier, si bien que, ma foi, le voilà capitaine, et, comme on va vite de notre temps, on sait peu où il s'arrêtera !.. Croyez-vous que ça ne doit pas me flatter, hein ! qu'en pensez-vous ?..

AMÉLIE.

Je pense que vous méritez un autre grade que celui que vous avez...

BERTRAND.

Bah ! je ne suis bon qu'à être soldat, moi !.. Je suis suffisamment récompensé. (Montrant sa croix.) C'est l'Empereur qui me l'a donnée !.. D'ailleurs, Pierre Hubert me voit de là-haut, et il me remercie ; et Julien m'aime comme son père. Que voulez-vous de plus ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JULIEN, IVAN, RASCOFF et MARTHE.

JULIEN, entrant.

Toutes mes dispositions sont prises.

BERTRAND.

Bien, mon capitaine... Vous voyez, ma petite dame, toujours gentil comme ça...

JULIEN.

Bertrand m'aime beaucoup, Madame ; il a dû vous le dire, s'il vous a parlé de moi.

AMÉLIE.

Monsieur, ce qu'il m'a dit me prouve que vous êtes dignes l'un de l'autre. (A Rascoff, qui entre.) Rascoff, faites préparer une chambre pour le Capitaine... Suis-moi, Marthe !.. Messieurs... (Julien salue.)

BERTRAND.

Salue bien, ma petite dame !..

AMÉLIE, à part, en sortant.

Deux nobles cœurs !..

SCÈNE XV.

BERTRAND, JULIEN.

BERTRAND.

Qu'en dis-tu, Capitaine ?..

JULIEN.

Je dis qu'elle est charmante !..

BERTRAND.

Bon ! ne va pas trop t'allumer !..

JULIEN.

Vous plaisantez, mon ami ; c'est bien à moi qu'il appartient de songer à des comtesses !..

BERTRAND.

De quoi, de quoi !.. beaucoup d'honneur que tu leur ferais tôt ou tard !.. J'ai vu des malins qu'étaient partis le sac sur le dos, et qu'ont fini par ôter le bouquet d'oranger à des princesses impériales et royales...

JULIEN.

Ils étaient rois, alors, mon au.i.

BERTRAND.

Eh ben, qu'est-ce qui empêche de passer roi ou prince ?.. ça s'est vu pour plus de quatre de ma connaissance.

JULIEN.

Si ma bonne grand'mère vous entendait, elle trouverait que vous me gêtez trop.

BERTRAND.

Brrrrr... en voilà une qui me rendrait des points à ce jeu-là !.. Brave femme d'Ursule ! elle vivra jusqu'à cent ans, s'il le faut ; jusqu'à ce que je te ramène général, là-bas, dans sa petite ferme, près de Montmirail !.. Voilà bientôt sept ans que nous l'avons vue !..

JULIEN.

Nous pourrions bien ne la revoir jamais !..

BERTRAND.

A sa santé, l'enfant !.. Pardon, mon capitaine !.. Ne plus la revoir, il n'y a que plusieurs boulets pour nous en empêcher !.. et les boulets, ça nous connaît, pas de danger !.. Tu as l'air tout triste !..

JULIEN.

Que voulez-vous, mon ami, c'est la première fois que je vais battre en retraite.

BERTRAND.

Laisse donc faire !.. Ah ben ! oui, retraite !.. C'est une frime pour leur faire danser la danse du tremblement, à ces Russes du diable... t'auras bientôt la volupté de cogner dessus, quand nous aurons rejoint le 4^e corps.

JULIEN.

Dieu le veuille !

BERTRAND.

Sans doute qu'il le voudra, puisque l'Empereur le veut !.. A ta santé, mon fils, mon fils le capitaine !

JULIEN.

A la vôtre, Bertrand !

SCÈNE XVI.

BERTRAND, JULIEN, HUBLLOT.

HUBLLOT.

Salut, Capitaine ! et à vous aussi, l'Égyptien, salut !..

BERTRAND.

Qu'est-ce qu'il y a ?

HUBLLOT.

Différentes choses dont je voudrais vous dire une parole.

JULIEN.

Voyons.

HUBLLOT.

Vous entendez bien que ce n'est pas pour moucher les camarades dont je suis incapable... mais je voudrais peu qu'ils fissent des bêtises dont, au jour de demain, ils seraient à dire : Nous sommes des guerdins !.. N'est-ce pas, l'Égyptien ?

BERTRAND.

Sans doute.

HUBLLOT.

Or donc, voici : Nous étions en bas à boire quelques bouteilles, que même, s'il en restait encore une par ici, je l'emporterais pour ne pas trop m'embêter la nuit... Vous savez que le soldat français est volontiers friand des jolies femmes, surtout quand il a jeuné de ce côté-là depuis pas mal de temps... Et les voilà qui se mettent à parler de la Signora et de plusieurs jolies particulières qu'ils ont vu parader dans le château. « La Signora a un œil supérieurement fendu, disait l'un ; j'ai vu une petite blonde qu'avait un bas de jambe taquinant, disait l'autre ; il serait bon de bivouaquer du côté de chez la Signora. » et autres folâtreries fastidieuses... Si bien que, ma foi, j'aurais peur, vu le petit coup de vin, que dans la nuit... Vous comprenez, l'Égyptien ?..

BERTRAND.

Oui.

JULIEN.

Eh quoi ! faut-il craindre une atteinte aux devoirs de l'hospitalité, une insulte à cette femme qui nous a accueillis si généreusement ?.. Hélas ! Bertrand, l'indiscipline peut accompagner une retraite, et plusieurs de ces hommes pourraient refuser de m'obéir !..

BERTRAND.

Refuser de t'obéir ! ça serait du propre !.. Celui-là qui voudrait l'essayer...

HUBLLOT.

Vous avez raison, l'Égyptien... Moi, d'abord, je suis pour la discipline, et je m'importe peu des jambes des Russiennes... Je tiens à plusieurs choses : ne pas mourir de soif, rétablir mon nez, et ramener la pièce de campagne, la Gueularde ; et puis, d'ailleurs, la Signora a fait donner du vin en veux-tu, en voilà. C'est d'un grand homme, ça ; et elle mérite peu... Vous m'entendez, l'Égyptien ?..

BERTRAND.

Oui.

JULIEN.

Bertrand, nous saurons prévenir des tentatives dont ces soldats rougirait eux-mêmes bientôt... Nous resterons ici, s'il le faut, et nous veillerons, mais sans prévenir personne, sans donner l'alarme.

HUBLLOT.

J'ai autre chose à chanter... et il y a ici un paroissien qui me déplaît comme trente-quatre mille, et qui m'a l'air de s'arranger comme pour jouer un pied de cochon.

BERTRAND.

Qui donc ?..

HUBLLOT.

Un vieux sournois, qu'on appelle Griscoff, je crois ; l'œil louche, la jambe de travers et la bouche en forme de guinbarde...

BERTRAND.

Je sais qui tu veux dire ; j'ai remarqué l'oïseau.

HUBLLOT.

C'est celui-là avec qui je causais d'amitié quand vous êtes arrivé avec le capitaine... Tenez, justement, le voilà qui vient...

BERTRAND.

Momus!..

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RASCOFF.

RASCOFF.

La chambre du capitaine est préparée à côté de la salle où sont les soldats...

JULIEN.

C'est bien...

HUBLOT, bas à Bertrand.

Dites donc, l'Egyptien, j'ai idée que s'il veut nous faire aller tous en bas, c'est que ça le gêne qu'il y ait quelqu'un en haut...

BERTRAND, de même.

Possible, ça!.. (Haut, à Rascoff.) Mon vieux, nous avons l'habitude de faire coucher tout le monde à notre heure quand nous bivouaquons quelque part... Et puis, faut savoir que si quelqu'un s'amusait à sortir du château, il serait salué par les sentinelles qu'on a posées... voilà!..

JULIEN.

Descendons, Bertrand!..

SCÈNE XVIII.

RASCOFF, seul.

Tes sentinelles ne connaissent pas le chemin que nous devons prendre, Grégori et moi!.. Maintenant, surtout, je veux servir l'hetmann; Ivan l'a reconnu; il parlerait, et je ne dois pas attendre le retour du comte... (Écoulant.) Bien! aucun bruit, tout est calme... la nuit est obscure... (Écoulant et regardant à la porte d'Amélie.) Elle est seule, Marthe s'est retirée... mais si, en voyant l'hetmann, elle crie, si elle appelle... Qu'importe!.. avant qu'on soit arrivé, nous aurons traversé le corridor et descendu les quelques marches qui conduisent au pied de la montagne... et alors... Allons retrouver Grégori, et dans quelques minutes... Il faut d'abord éteindre ces lumières...

(Il éteint les lumières et entre dans le corridor. A peine est-il sorti que Bertrand et Julien paraissent.)

SCÈNE XIX.

JULIEN, BERTRAND.

BERTRAND.

Nous n'avons pas mal fait de nous précautionner de cette espèce de lanterne...

JULIEN.

Mais si l'on voit de la lumière...

BERTRAND.

Nous allons l'éteuffer, capitaine, une fois que nous saurons les êtres du bivouac et que j'aurai allumé ma pipe... (Il allume sa pipe.)

JULIEN.

Hublot a peut-être exagéré; mais, n'importe, il faut que nous n'ayons rien à nous reprocher...

BERTRAND.

C'est ça... D'ailleurs, c'est peut-être pas un mal qu'il y ait quelqu'un de ce côté-ci du château... Je suis comme Hublot, le Griscoff me va peu... Allons, mon capitaine, un fauteuil en travers de la cheminée; il fait plus chaud de ce côté.

JULIEN.

Non, prenez cette place, Bertrand.

BERTRAND.

Du tout, j'ai une vieille peau qui est faite au froid comme à la chaleur.

JULIEN.

Je veux que vous vous mettiez là.

BERTRAND.

Tu veux, Capitaine, c'est dit alors... Obéissons aux chefs... Et toi, où vas-tu te mettre?..

JULIEN.

Là, près de cette porte...

BERTRAND.

Bon! si quelqu'un vient, il aura la chance d'être pincé... En cas de bataille, mes petits carlins près de moi.

(Il place ses pistolets sur le fauteuil.)

JULIEN, qui s'est arrangé sur le fauteuil.

Bonsoir, Bertrand...

BERTRAND, étendu aussi.

Bonne nuit, l'enfant!.. Dormez bien, mon Capitaine... et sois tranquille, je ne dors que d'un œil, moi, et j'ai l'oreille fine... L'état de trouperia cela de bon, qu'on ne se fait pas prier pour ronfler vite et qu'on se réveille vivement... Si jamais on me casse une patte, et qu'il faille retourner là-bas, près de Montmirail, ça m'ira peu de me coucher tous les soirs à la même heure, comme M. le Curé... Bah!.. (S'endormant.) Allons, allons, Pierre Hubert, ça va pour ton enfant... pour mon enfant... ça va... très bien... chef d'escadron!..

(Julien et Bertrand se sont endormis; un instant après, la porte dérobée s'ouvre, Rascoff parait suivi de Grégori et deux cosaques.)

SCÈNE XX.

JULIEN, BERTRAND, RASCOFF, GRÉGORI, DEUX COSAQUES, qui restent à la porte dérobée.

RASCOFF, bas à Grégori.

Venez, noble hetmann, je vais vous conduire à sa porte; tâchez surtout qu'on n'entende pas les cris de la Comtesse...

GRÉGORI.

Rassure-toi, Je saurai bien les étouffer.

(Ils vont avec précaution vers la porte d'Amélie.)

BERTRAND, changeant de position.

Brrr... bon!..

RASCOFF, bas à Grégori.

N'avez-vous rien entendu?..

GRÉGORI, de même.

Rien... va!..

(Rascoff range une chaise qui se trouve sur son passage; ce bruit est entendu de Bertrand.)

BERTRAND, à part.

Qu'est-ce que c'est?.. L'enfant, sans doute, qui ne se trouve pas supérieurement.

RASCOFF, à Grégori.
Voici, noble hetmann!..

BERTRAND.

On a parlé...

RASCOFF, beurtant le fauteuil sur lequel est Julien.

Un homme, un homme ici!.. un Français!..

BERTRAND, se levant et armant ses pistolets.

Ah! ah!..

GRÉGORI.

Frappons-le... Attends.., voici mon poignard!..

BERTRAND.

Un instant, canaille!..

(Il tire un coup de pistolet, Julien se lève en sursaut et tire son sabre. Rascoff et Grégori reculent; les deux cosaques sortent par la porte dérobée, vers laquelle se dirigent Rascoff et Grégori. Bertrand court à eux et leur barre le chemin. Julien accourt et retient Grégori, et, au moment où Rascoff va entrer dans le corridor, Bertrand l'abat d'un coup de pistolet. Lutte avec Grégori.)

BERTRAND.

Sacré tonnerre!.. (Renversant Grégori sur une table.) Reste là, et ne bougeons pas!..

(Amélie sort de sa chambre; Hublot, Denisot, les soldats et les domestiques accourent apportant des lumières.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, AMÉLIE, HUBLOT, DENISOT,
SOLDATS, DOMESTIQUES.

AMÉLIE.

Qu'y a-t-il donc, mon Dieu?..

JULIEN.

Madame, cet homme cherchait à s'introduire dans votre appartement.

BERTRAND.

Et à poignarder le Capitaine!..

AMÉLIE.

Grégori!.. Grégori!.. le chef cosaque!..

TOUS, excepté Grégori.

Un chef cosaque!..

AMÉLIE, à Julien et à Bertrand.

Messieurs... messieurs... ah! vous m'avez sauvée!.. Sans vous, cet homme, qui me poursuit de son odieux amour, m'aurait entraînée, ravie pour toujours à mon père!..

BERTRAND.

Faut vous dire, madame, qu'il avait avec lui un particulier que j'ai fait rouler ici près, là-dedans...

AMÉLIE, près du corridor dans lequel entre Denisot.

Rascoff, son complice, sans doute!..

DENISOT.

Bertrand, tu l'as parfaitement tué!..

BERTRAND.

Il ne l'a pas volé!..

GRÉGORI.

Eh bien! madame, hâtons-nous; donnez-moi pour juges les ennemis de la Russie!..

HUBLOT.

Te juger!.. t'escotier, tu veux dire!..

JULIEN.

Oui, vous serez jugé!.. Les Français et les

Cosaques ne s'abordent que pour se tuer; point de prisonniers entre eux, vous le savez!.. D'ailleurs, vous vous êtes rendu coupable d'une tentative criminelle, infâme!.. Et nous, qui veillons là, craignant que quelqu'un de nos soldats, étourdi par le vin!..

LES SOLDATS.

Ah! Capitaine!.. ah!..

JULIEN.

Pardon, mes braves, pardon!.. (A Grégori.) Êtes-vous prêt?..

GRÉGORI.

Oui!..

BERTRAND.

Tu sais, Capitaine, comment ça se pratique?.. Quatre hommes et un brigadier... Ou descend dans les fossés du château...

AMÉLIE.

Arrêtez!.. arrêtez!.. Non... Si l'un de vous eût été blessé, je vous l'abandonnerais!.. Soyez généreux autant que votre cœur vous l'inspire... C'est moi qui devais être victime, c'est moi qui veux qu'on l'épargne!..

BERTRAND.

Vous avez tort, ma petite dame, vous avez tort!..

AMÉLIE.

Ne suffit-il pas d'un cadavre, monsieur?.. (A Grégori.) Partez!.. partez!.. (Aux soldats qui murmurent.) Non, vous ne vous opposerez pas à ce que je demande... vous êtes brave; accueillez une inspiration d'humanité et de pardon.. (A Grégori.) Partez, et voyons si vous respecterez enfin cette femme qui vous a sauvé de la mort!

GRÉGORI.

Madame, j'aime à voir comme les Français obéissent à la fille du comte Saratoff!..

JULIEN.

Vous le voulez, madame; puissiez-vous ne pas vous en repentir!.. (A des soldats.) Conduisez cet homme hors du château...

HUBLOT.

Je suis de l'escorte, moi!..

GRÉGORI, à part.

Ah! la vengeance, la vengeance!..

HUBLOT, tirant son sabre.

Allons, Kalmouck, soyons sage, sinon je pi- que!..

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, excepté GRÉGORI et HUBLOT.

JULIEN.

Madame, en partant, nous craindrons pour vous... Cet homme peut revenir à la tête de ses cosaques, et personne ne sera là pour s'opposer à ses projets.

AMÉLIE.

Monsieur, demain, je quitte ce château pour aller retrouver mon père!..

BERTRAND.

A la bonne heure!..

JULIEN.

Mais une escorte serait nécessaire...

AMÉLIE.

Mes domestiques suffiront, messieurs... Mon père saura tout ce que je vous dois, et je puis vous assurer de toute sa reconnaissance!..

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, HUBLLOT.

HUBLLOT.

Sacré canon! l'Égyptien, vous aviez une fameuse idée de le fusiller, le guerдин de Kalhoura!..

TOUS.

Comment!...

HUBLLOT.

Figurez-vous qu'à la porte du château, nous l'avons lâché, et il s'est mis à filer comme une anguille... Et puis, quand il a été un peu loin, il a tiré un coup de pistolet en criant : Hourra! hourra!..

BERTRAND.

Et des cosaques ont paru!..

HUBLLOT.

Comme vous dites!.. de tous les côtés, quoi!.. qu'on aurait dit qu'ils sortaient de dessous la neige... Tenez, écoutez!..

(On entend crier au loin : Hourra! hourra!..)

JULIEN.

Allons, mes braves, il ne s'agit pas seulement de les bien recevoir, mais de les repousser...

BERTRAND.

A l'ouvrage, mes petits lapins!..

DENISOT.

Pas de blessés, mes enfans, il n'y a plus de place!..

JULIEN, à Amélie.

Madame, rentrez dans votre appartement, et, pour arriver jusqu'à vous, il faudra qu'on nous ait tués jusqu'au dernier.

(Amélie entre dans son appartement; les Français se placent sur le balcon d'où ils répondent au feu des cosaques. — Combat.

UN SOLDAT, accourant.

Le feu est au château... là, de ce côté!..

TOUS.

Le feu!..

HUBLLOT.

Les guer dins!.. ils veulent donc nous rôtir ici dedans!..

BERTRAND.

Enfans, nous aurons le temps de sortir... cri-blons-les de balles!..

HUBLLOT.

Si on pouvait monter ici la Gueularde, qui reste en bas dans la cour comme une fainéante!..

BERTRAND.

Impossible!..

CMS.

Le feu! le feu!..

DENISOT, sortant.

Les blessés!..

JULIEN.

Le feu gagne, il approche!.. Il faut nous re-trancher dans la cour et traverser les cosaques!..

BERTRAND.

Il n'y a plus que ça à faire!..

JULIEN, ouvrant la porte.

Madame!.. (Amélie entre.) Il faut vous éloi-gner avec nous, le château est dévoré par les flammes!..

BERTRAND et LES SOLDATS.

Dans la cour!.. dans la cour!..

(On apporte les blessés; l'incendie fait d'effroyables progrès; la flamme gagne la scène. Amélie cherche une issue. Julien la prend dans ses bras et l'emporte. — Le théâtre change et représente la cour du château, remplie de soldats français. Des cosaques font feu du haut des murailles. Les Français tournent leur canon contre la porte, qu'ils font sauter; ils sortent en tirant des coups de fusil devant eux et obliquement sur les cosaques, qui essaient de forcer la troupe. Amélie est au milieu des Français, entre Julien et Bertrand qui veillent sur elle. Tous s'éloignent du château, que l'incendie dévore.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une vaste plaine couverte de neige. Aucune habitation, si ce n'est une cabane sur un des côtés de la scène.

SCÈNE I.

GRÉGORI, COSAQUES.

(Grégori arrive au milieu d'un gros de cosaques.)

GRÉGORI, aux cosaques.

Vous m'attendrez sur le chemin de Borisoff... (Seul avec deux cosaques.) Ah ! comme la Russie est vengée !.. Ces Français !.. les voilà en pleine déroute ! affamés, vaincus, anéantis par la rigueur du froid !.. Et moi, tout me seconde !.. cette femme, j'ai su l'arracher des mains de ceux qui me la ravissaient... son père ne peut venir se plaindre et la réclamer !.. il est tombé dans la sanglante mêlée de Jaroslawetz !..

SCÈNE II.

GRÉGORI, AMÉLIE, portée par des cosaques.

GRÉGORI, désignant aux cosaques un banc placé contre la cabane.

Là !.. vous veillerez sur elle et vous m'attendrez... Je reviendrai bientôt... car il suffira de quelques instans pour disperser la colonne qui vient de Minsk... (Ils déposent Amélie sur le banc et s'éloignent sur un geste de Grégori. — Il en reste quatre. — S'approchant d'Amélie.) Eh bien, ne valait-il pas mieux me suivre lorsque je pénétraï dans votre château de Saratoff ?.. Vous avez préféré me voir arriver jusqu'à vous sur les cadavres de ceux qui vous entouraient !..

AMÉLIE.

Vous suivre, vous !.. si je n'espérais que le ciel me délivrera enfin de votre présence... je saurais mourir pour vous échapper... Croyez-le bien, mon père me vengera !

GRÉGONI.

Votre père !

AMÉLIE.

Ah ! je sais que vous croyez... ou feignez de croire à sa mort ; je crois, moi, ce que m'a dit un de vos cosaques, qui l'a vu emmener prisonnier par des Français.

GRÉGORI.

Soit... En attendant, quelques jours encore de cette guerre d'extermination... et vous prendrez avec moi le chemin de la Crimée... N'espérez pas faire entendre vos plaintes aux chefs russes... Je vous tiens emprisonnée au milieu de mes cosaques !..

AMÉLIE.

Malheur ! malheur !

GRÉGORI.

Entrez avec moi dans cette cabane...

AMÉLIE.

Non !

GRÉGORI.

Rassurez-vous... ces deux hommes y seront... ils feront du feu... vous voyez bien que je vous aime !..

AMÉLIE.

Grégori, il y aurait pitié à me laisser mourir sur cette neige épaisse !

GRÉGORI.

Entrez !

(Grégori, Amélie et deux cosaques entrent dans la cabane.)

SCÈNE III.

DEUX COSAQUES.

PREMIER COSAQUE.

Ifis, vois donc cette masse noire sur la hauteur...

DEUXIÈME COSAQUE.

Ce sont des Français ?

PREMIER COSAQUE.

Non..

DEUXIÈME COSAQUE.

C'est vrai... Des Français !.. Je croyais que nous avions balayé la plaine pour quelques heures ?..

PREMIER COSAQUE, appelant à la porte de la cabane.

Hetmann ! hetmann !

GRÉGORI, entrant.

Qu'y a-t-il ?

SCÈNE IV.

LES DEUX COSAQUES, GRÉGORI, puis AMÉLIE, et les deux autres Cosaques.

PREMIER COSAQUE.

Des Français qui viennent !..

GRÉGONI.

Poursuivis... sans doute !

PREMIER COSAQUE.

Non, hetmann, ce n'est pas ainsi qu'ils marchent quand nous les poussons devant nous...

GRÉGORI.

Tu as raison... Il faut s'éloigner... (À Amélie, qui est encore dans la cabane.) Venez, hâtez-vous, venez donc !.. (Les deux cosaques sortent ; Amélie paraît sur le seuil de la porte.) Partons !

AMÉLIE.

Pourquoi ?.. cette agitation !.. (Apercevant les Français.) Ah ! des Français ! des libérateurs !

GRÉGORI.

Je saurai bien vous contraindre à me suivre !

AMÉLIE, se cramponnant à la porte.

Non, non... vous ne m'arracherez pas d'ici !

GRÉGORI, aux cosaques.
 Entraînez-la!

AMÉLIE.
 Vous me tuez plutôt!

(Des coups de fusil partent du milieu des Français qui approchent; un cosaque tombe et se traîne jusque dans la coulisse; les autres prennent la fuite; Grégori cherche encore à entraîner Amélie, qui résiste et tombe, épuisée, dans la cabane; Grégori s'éloigne sous le feu des Français.)

SCÈNE V.

HUBLOT, FÉRAUD, SOLDATS de divers corps.

(Ils arrivent traînant une pièce de canon et des caissons. Tous présentent un aspect de dénûment et de souffrance; quelques-uns seulement ont leur uniforme, mais usé, déchiré; la plupart sont couverts de baillons. Un grand nombre se précipite vers la cabane, à la porte de laquelle il se fait un encombrement.)

HUBLOT.
 Bon!.. voilà toujours la Gueularde arrivée jusqu'ici?.. sur quel gibier qu'on a donc tiré des coups de fusil tout à l'heure?

FÉRAUD.
 Sur des cosaques.

HUBLOT.
 Aurait mieux valu que ça soye sur un bœuf et même une vache... vu l'appétit qui nous tortille!.. sacré canon! fait-il froid! fait-il froid!.. Ah ça! mais je dois avoir l'air d'un homme changé en statue de glace!.. c'est pas possible autrement!.. Mon nez, je ne sens plus mon nez... Absent... perdu... gelé... morfondu!..

FÉRAUD.
 Eh! non!.. il est plus gros que jamais!

HUBLOT.
 C'est ça... gonflé par la neige!.. En voilà un qui ne reverra jamais sa patrie!.. Pas moyen d'entrer dans cette cabane; ils sont là-dedans par milliers... Si, au moins, elle était en bois, cette cassine, on y mettrait le feu!

DES SOLDATS, cherchant.
 Du feu! du bois!.. brigand de pays!.. Tremblement de Dieu!

UN SOLDAT.
 Il faudra donc y passer tous?

FÉRAUD.
 Nous étions trois cents ce matin... nous ne sommes pas cinquante à cette heure!.. L'Egyptien, le capitaine Julien, qui étaient avec nous, où sont-ils?.. Flambés comme les autres!..

HUBLOT.
 Flambés!.. c'est un sort digne d'envie par le froid qu'il fait!.. Je le souhaiterais un peu d'être flambé!.. Tiens! tiens!.. En voilà d'autres qui arrivent: l'Egyptien et le capitaine, si je ne m'abuse... et le général russe que nous avons gardé, afin de le troquer contre n'importe quoi!..

(Arrive une nouvelle troupe de Français. parmi lesquels Julien, Bertrand, et le comte de Saratoff,

Cette colonne marche avec ordre, sous le commandement de Julien.)

SCÈNE VI.

JULIEN, BERTRAND, LE COMTE, HUBLOT,
 FÉRAUD, SOLDATS.

JULIEN.
 Mes amis, c'est ici qu'il faut s'arrêter... devant nous, le pays est gardé par les cosaques, et le corps d'Ouwaroff; derrière nous, marchent la division Roguet et la cavalerie de Latour-Maubourg... il faut les attendre.

(Il va examiner la cabane.)

FÉRAUD.
 Ils ne viendront pas... écrasés comme le reste de l'armée...

BERTRAND, vivement, et allant à lui.
 Tais-toi! Féraud, tais-toi.

FÉRAUD.
 Vous avez raison, brigadier; mais, voyez-vous, j'ai la tête perdue de nous voir comme nous voilà... Pas de peur! de rage et de honte!

BERTRAND.
 Ça finira! ça finira!

HUBLOT.
 Eh bien! l'Egyptien! quand je vous disais!.. Nous le sommes un peu gelés!

BERTRAND.
 Mais non! mais non!

HUBLOT.
 Comment non! mais si!.. mais si!.. Quant à moi, (Montrant son nez.) regardez-moi ça... si le dégel arrive... ça fondra.

BERTRAND.
 On t'en fera un autre... en acier doublé de cuivre...

HUBLOT.
 Bien obligé!.. Et, dites donc, rien du tout pour amuser les gencives?.. Des glaces! toujours des glaces pour se restaurer... et dire qu'en France on les paie vingt-trois sous et demi la pièce!.. Quelle malheureuse farce!

BERTRAND, à des soldats.
 Qu'est-ce qui reste aux provisions?

UN SOLDAT.
 Un cochon.

HUBLOT.
 Un cochon?.. un véritable cochon?.. Y a-t-il long-temps que je n'en ai vu de ces agréables animaux.

BERTRAND.
 Eh bien, tâche de le faire rôti!

HUBLOT.
 Faudrait-il qu'il soye gros comme plusieurs éléphants pour être suffisant pour nous tous ici réunis?.. C'est égal, j'essayerai d'escamoter la queue!

BERTRAND, à Julien qui revient.
 Eh bien! capitaine?

JULIEN.
 Eh bien! Bertrand, je cherchais tout à l'heure à leur donner une espérance que je n'ai pas moi-même!... Nous sommes égarés, perdus dans ces déserts!.. Ces combats successifs qu'il

a fallu livrer... ce ciel implacable, tous les fleaux réunis ont épuisé l'armée, rompu l'ensemble des opérations!.. Chaque corps d'armée pour soi, a-t-on dit d'abord, puis chaque division, chaque régiment... chaque homme bientôt!.. Et les traîneurs, qui jettent partout l'épouvante et viennent ébranler la discipline là où elle vivait encore!.. les traîneurs, ce ramas d'hommes de toutes les nations, qui ont perdu leur courage et leur énergie!.. les traîneurs, qui passent en criant le fatal « Sauve qui peut! »

BERTRAND.

Je le sais bien!.. à telles enseignes que, plus d'une fois, il a fallu les écarter des colonnes à coups de fusil!.. Mais, bah! ças'arrangera!.. Je crois en Dieu! moi... l'Empereur y croit!.. Allons, enfant, continue!.. allons, capitaine, toujours le même courage!.. Tout ce monde-là s'est mis sous tes ordres... veillons sur eux... Quant à nous, s'il faut y rester, nous tomberons lorsque les derniers seront étendus, et en nous embrassant, capitaine!

JULIEN.

Bertrand, c'est toujours vous qui réveillez mon énergie!.. (Allant au comte, qui est resté appuyé sur l'affût d'un caisson, enveloppé dans son manteau.) M. le comte, vous n'en doutez pas, je l'espère, je vous aurais rendu libre, si ces soldats ne s'y étaient opposés... car ils voient en vous une rançon qu'ils peuvent proposer en cas d'attaque...

LE COMTE.

Où échanger contre des vivres!.. Eh! mon Dieu! capitaine, ceci est parfaitement dans les lois et les hasards de la guerre!.. Quant à votre générosité, qui doit y croire plus que moi?... Ce que vous avez fait pour ma fille infortunée, jamais je ne l'oublierai, capitaine!

BERTRAND, le tirant à l'écart.

Il ne vous a pas tout dit, allez... Quand ce gueux de cosaque nous tomba dessus, par embuscade, quelque temps après que nous eûmes filé du château, Julien se jeta vingt fois au travers des lances des kalmoucks pour retirer la petite dame... Mais, bah! ces diables d'enfer la tenaient bien!..

LE COMTE.

Brave jeune homme!.. ce misérable Grégori! ah! je le rencontrerai un jour!.. Ma pauvre enfant!.. que ne suis-je resté dans les ravins ensanglantés de Jaroslawetz!..

HUBLLOT, du milieu des soldats.

C'est fini, avec ces quatre allumettes, il n'y a pas de quoi faire cuire l'animal... avec ça qu'il est raide comme un pieu... vu la gelée.

FÉRAUD.

Eh bien! ceux qui sont dans la cabane doivent avoir un peu de feu... voyons!

BERTRAND.

Dis donc, capitaine, faut veiller par là... ceux qui y sont ne voudront pas se déranger...

JULIEN.

Oui, Bertrand, oui.

FÉRAUD, à la porte de la cabane, où des soldats se pressent pour entrer,

Hô! là! vous voilà suffisamment chauffés, vous

autres... De la place et de la braisè... s'il y en a.
VOIX dans la cabane.

Non! non!

JULIEN.

Attendez! attendez! (Tumulte à la porte de la cabane. — Allant au comte.) M. le comte, il faut que la souffrance les ait bien changés!

LE COMTE.

Capitaine, ce qu'ils ont souffert, et ce qu'ils souffriront encore, peut-être, est au-dessus des forces ordinaires de l'humanité!

HUBLLOT, dans la foule.

Une femme là-dedans!

TOUS.

Une femme!

AMÉLIE, dans la cabane.

Par pitié! faites-moi place!.. laissez-moi, laissez-moi sortir... ah!

LE COMTE.

Cette voix!

BERTRAND, avec énergie, et écartant la foule.

Faites-lui place!

JULIEN.

Soldats! écarter-vous!

(Amélie paraît au seuil de la porte, pâle, égarée.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

LE COMTE.

Ma fille! ma fille!

JULIEN.

Ciel!

HUBLLOT.

La signora!

AMÉLIE, tombant dans les bras du comte.

Mon père! mon père!

JULIEN.

Et c'étaient ces soldats qui vous retenaient?

AMÉLIE.

Oh! non! non!.. Grégori m'a conduite jusqu'à cette cabane... votre arrivée lui a fait prendre la fuite, et moi, je suis tombée, épuisée de mes efforts pour lui résister... Quand les soldats sont entrés, j'étais privée de sentiment; ils m'ont entourée de soins... A peine avais-je repris l'usage de mes sens, qu'une sorte de vertige s'est emparé de moi... J'ai senti ma tête s'appesantir, mes yeux se fermer, et il m'a semblé que la mort était venue... Tout à l'heure, ce bruit qui s'est fait, ces hommes qui s'agitaient, m'ont arrachée à cette torpeur, et je me suis relevée près du foyer où l'on respectait mon sommeil! Merci à ces soldats!.. merci à Dieu qui me rend à mon père!.. Mais... attendez... mes genoux fléchissent... là... là... sur ce banc...

LE COMTE.

Ma fille!.. Amélie!..

AMÉLIE.

Rassurez-vous, mon père... j'aurai... j'aurai de la force!..

JULIEN.

Le major!

BERTRAND.

Il est là, tout près, au fourgon, où il soigne des blessés.

(Des soldats vont chercher le major.)

LE COMTE.

Ne l'aurai-je retrouvée que pour la voir mourir?..

AMÉLIE.

Mon père, vous m'emmèneriez bientôt, n'est-ce pas?.. Vous ne me quitterez plus ?

LE COMTE.

Non, ma fille, non !..

HUBLLOT.

V'la le major !.. Qu'il est heureux d'être bâti comme ça !.. le froid glisse dessus comme sur les plumes d'un canard sauvage !..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DENISOT.

DENISOT.

Qu'y a-t-il?.. Un coup de sabre, un coup de lance, une balle?..

JULIEN.

Non, Major... venez!..

DENISOT, à Amélie qu'il a examinée.

Fatigue, genoux chancelans, engourdissement, lourdeur à la tête?..

AMÉLIE.

Oui, monsieur!..

DENISOT, à Julien et au Comte.

Je parlais d'un coup de sabre, j'aimerais mieux ça, eût-il été donné le plus maladroitement du monde... cependant, espérez...

LE COMTE.

Eh quoi! Major!..

DENISOT.

Des émotions, des frayeurs, et puis votre diable de froid... Entrons là-dedans, vite, et du feu, si c'est possible!..

LE COMTE.

Capitaine, obtenez qu'on fasse place à ma fille dans cette cabane!..

JULIEN.

M. le Comte, pas un soldat n'y est resté, et tous s'écartent pour vous y laisser libre!..

HUBLLOT.

Et si on peut faire quelque chose en faveur de la Signora, faut le dire, et nous voilà...

LE COMTE.

Merci!.. merci!..

(Le Comte, Amélie, le Major et Julien entrent dans la cabane.)

SCÈNE IX.

BERTRAND, HUBLLOT, FÉRAUD, SOLDATS.

HUBLLOT.

Ah ça! voyons; si nous mettions le couvert?..

FÉRAUD.

Qu'est-ce que tu as à nous servir?..

HUBLLOT.

Ah ça! et le cochon?..

FÉRAUD.

Je te conseille d'en parler... il était gros, ma foi!.. D'ailleurs, tandis que nous étions par ici, ceux de là-bas, autour des caissons, l'ont enlevé et fricassé...

HUBLLOT.

Fricassé!.. Ils ont donc du feu!..

FÉRAUD.

Non, ils l'ont mangé à la sauce, tout cru...

HUBLLOT, à part.

Et moi qui voulais lui soutirer la queue!..

BERTRAND.

Eh bien, faudra attendre une autre occasion!..

HUBLLOT.

L'occasion! c'est d'essayer de marauder un peu; nous ne pouvons pas nous serrer la ceinture à nous couper en deux!..

BERTRAND.

Marauder!.. mais ceux qui s'écarteraient du bivouac n'y reviendraient pas!..

FÉRAUD.

D'ailleurs, regarde la plaine, pas une maison, pas une grange!..

UNE SENTINELLE.

Qui vive?..

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est?..

LA SENTINELLE.

Qui vive?..

L'AIDE-DE-CAMP.

Parlementaire!..

LA SENTINELLE.

Avancez!..

BERTRAND.

Un parlementaire!.. (A la porte de la cabane.) Capitaine! Capitaine!..

(Julien sort de la cabane, et l'Aide-de-camp arrive en scène.)

SCÈNE X.

JULIEN, BERTRAND, HUBLLOT, L'AIDE-DE-CAMP, FÉRAUD, SOLDATS.

L'AIDE-DE-CAMP.

Le commandant de cette troupe?..

JULIEN.

C'est moi...

L'AIDE-DE-CAMP.

Je suis aide-de-camp du comte Saratoff...

JULIEN.

Vous ne pouvez communiquer avec lui qu'en notre présence; et d'ailleurs, vous venez ici comme parlementaire, avez-vous dit?..

L'AIDE-DE-CAMP.

Oui, capitaine.

JULIEN.

Qu'avez-vous à proposer?..

L'AIDE-DE-CAMP.

Écoutez-moi tous!.. Le corps d'Ouwaroff est près d'ici; on sait où vous campez; qu'un régiment se détache, et vous succombez!..

JULIEN.

Eh bien, croyez-vous donc nous intimider ?.. Depuis Moscou, on nous tue ; mais pas un ne s'est rendu !..

L'AIDE-DE-CAMP.

Oh ! je le sais, capitaine, et Dieu me garde de méconnaître cet héroïsme de la retraite !.. Voici ce que j'ai à vous dire : le comte Saratoff est attendu près d'ici, à Minsk, où sa division se reforme : voulez-vous le rendre libre ?..

JULIEN.

Quelles sont les conditions ?..

L'AIDE-DE-CAMP.

L'assurance formelle, écrite, et j'en suis porteur, que le corps d'Ouwaroff vous laissera passer pour rejoindre la division française la plus rapprochée...

LES SOLDATS.

Qu'est-ce que ça nous fait !..

BERTRAND.

Nous passerons sans permission !..

L'AIDE-DE-CAMP.

A travers notre corps d'armée ?..

BERTRAND.

Tiens ! ça s'est vu plus d'une fois !..

L'AIDE-DE-CAMP.

Une somme...

FÉRAUD.

De l'argent !.. j'en ai plein ma bourse ; je le donnerais pour trois bûches et une demi-livre de pain !..

L'AIDE-DE-CAMP.

Eh bien, des vivres !..

TOUTS LES SOLDATS, se rapprochant.

Des vivres !.. des vivres !..

L'AIDE-DE-CAMP.

Oui, pour tout un jour !..

LES SOLDATS.

C'est fait !.. c'est fait !..

BERTRAND, bas à Julien.

Accepte, Capitaine, ou ils accepteront malgré toi !..

JULIEN.

C'est convenu, monsieur... où est la rançon ?..

L'AIDE-DE-CAMP.

Vos hommes m'accompagneront à quelques pas d'ici, et l'échange se fera !..

JULIEN, appelant à la porte de la cabane.

Général ! général !..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE.

JULIEN.

Vous êtes libre... votre aide-de-camp est chargé de vous échanger...

LE COMTE.

Libre ! et j'emmène ma fille !..

L'AIDE-DE-CAMP.

Votre fille !..

LE COMTE.

Elle est là... elle va nous suivre !..

L'AIDE-DE-CAMP.

Général, pour venir jusqu'ici, j'ai plus d'une

fois entendu siffler les balles des traîneurs de l'armée française... Trois de mes hommes ont été tués à mes côtés... Le péril est le même pour reprendre la même route... votre fille...

LE COMTE.

Oh ! nous nous serrons si bien entouré d'elle, que le danger passera sans l'atteindre !.. Je ne puis m'en séparer encore !.. Amélie, Amélie !.. Elle est faible, je l'emporterai dans mes bras !.. (Allant à la cabane.) Viens, mon enfant, viens !..

(Deniset paraît sur le seuil de la porte.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DENISOT.

LE COMTE.

Monsieur le Major, j'emmène ma fille !..

DENISOT.

Vous ne l'emmenerez pas !..

LE COMTE.

Et pourquoi ?..

DENISOT.

Parce que ce serait la tuer !..

LE COMTE.

Que dites-vous ?..

DENISOT.

Je dis, qu'avec un coup de sabre bien appliqué, on va, plus ou moins... Mais quand une femme souffre comme votre fille ; quand il lui faut traverser ces plaines glacées, sous cette neige qui tombe à flots, elle doit périr !.. Si elle sort de cette cabane, si vous l'entraînez, vous verrez ses membres se raidir, sa tête s'égarer, sa raison se perdre !.. Or, moi qui sais cela, en ma qualité de médecin, je fais mon devoir, je défends la malade contre tous, même contre son père !..

LE COMTE.

Je reste, alors !..

LES SOLDATS.

Les vivres, les vivres !..

BERTRAND, bas à Julien.

Capitaine, attention, ils feraient un coup de tête !.. Ils emporteraient le général de force !..

JULIEN, au Comte.

Monsieur le Comte, il m'en coûte de vous presser ; mais ces soldats ont accepté un échange qui peut adoucir leur misère, leur souffrance !

LE COMTE.

Capitaine, je ne puis abandonner de nouveau ma fille à ces hasards affreux qu'elle a déjà courus !..

LES SOLDATS.

Les vivres ! les vivres !..

L'AIDE-DE-CAMP.

Général, vous êtes attendu ; pardonnez-moi de vous parler ainsi ; on dira que vous pouvez rejoindre votre division, et que vous avez refusé ; on dira que c'était en pleine guerre !..

(Le Comte tressaille, fait un geste de fierté blessée, et entre dans la cabane.)

LES SOLDATS.

Il faut qu'il parte !..

BERTRAND.

Attendez donc!.. ça lui serre le cœur, voyez-vous!..

LE COMTE, tristement résigné.

Vous aviez raison, Major, ma fille ne peut me suivre... Je vous remercie de veiller sur elle avec céduvement que vous venez de montrer... (Tirant Julien à part.) Capitaine, je sais combien votre cœur est noble, généreux, élevé!.. Une fois, le hasard vous a confié ma fille; c'est son père qui vous la confie en ce moment!.. Je pars, l'âme attristée, mais heureuse de vous savoir là, près d'elle!..

JULIEN.

Général, nous veillerons sur elle jusqu'à la mort!..

LE COMTE.

Si vous restez ici jusqu'au jour, j'aurai le temps de faire reprendre ce dépôt cher et sacré!.. Si un des mille accidents de cette retraite venaient à rompre mes prévisions, mes espérances; lorsque l'armée française aura atteint Wilna, remettez ma fille à l'hôtel d'Iwanoff!..

JULIEN.

C'est bien, Général!..

LE COMTE.

Capitaine, il n'y a pas de récompense pour ce que vous avez fait et ce que vous ferez encore!.. Votre main!.. (Tous deux se donnent la main avec effusion, et le Comte se tournant vers les soldats.) Français, je m'éloigne!.. c'est à moi de proclamer tout ce que vous avez de courage et de générosité!.. Je jure de ne combattre contre les vôtres qu'en bataille rangée, et de sauver tous ceux qui viendront à moi dans cette désastreuse retraite!.. (A l'Alde-de-camp.) Venez!..

JULIEN.

Bertrand, prenez quelques hommes et allez veiller à l'échange!..

BERTRAND.

Oui, Capitaine!..

HUBLOT.

J'en suis, moi; si le frusquin se perdait en route, j'en atraperais toujours un morceau!..

(Le Comte, l'Alde-de-camp, Bertrand et Hublot, sortent avec des soldats.)

SCÈNE XIII.

JULIEN, FÉRAUD, SOLDATS.

JULIEN.

Ces vivres ranimeront un peu ces pauvres soldats, et demain, quand le jour sera venu, nous pourrons nous réunir à quelque colonne qui aura conservé la discipline!.. Il a raison de compter sur moi, le Comte Saratoff; je sentais les larmes me venir aux yeux en voyant le combat qui se livrait dans son cœur!.. Pauvre jeune fille!.. Lorsqu'à son réveil, elle cherchera appeller son père!.. Oh! la guerre, la guerre!.. superbe pendant la bataille!.. mais que de misère elle entraîne!..

FÉRAUD, accourant.

Capitaine! Capitaine!..

JULIEN.

Eh bien?..

FÉRAUD.

Une masse de traîneurs!..

JULIEN.

Les traîneurs!.. (A haute voix.) Sentinelles! défendez l'approche du bivouac!..

CRIS RÉPÉTÉS.

Sentinelle! garde au bivouac!..

(On entend un tumulte confus dont le bruit se rapproche rapidement.)

FÉRAUD.

Les voilà!.. les voilà!..

LA SENTINELLE.

Au large!..

FÉRAUD.

Capitaine, tout est perdu s'ils arrivent!..

JULIEN.

Que faire?.. que faire?..

LA SENTINELLE.

Faut-il faire feu?.. C'est la consigne!..

JULIEN, après avoir hésité.

Non!.. Il y a des frères parmi eux!.. Viens, Féraud, essayons de sauver le bivouac!..

(Ils vont vers le fond de la scène où il se fait un mouvement tumultueux.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TRAINEURS.

(Les traîneurs entrent dans le bivouac en poussant des cris auxquels desquels on distingue des voix de femmes. — Ils arrivent en plein théâtre dans un désordre complet. — C'est une masse confuse d'hommes éfarés, hâves, exténués par la faim, le froid et la fatigue. — Les uniformes sont méconnaissables et devenus haillous. — Quelques femmes sont parmi eux. — Cette cohue pousse devant elle Julien, Féraud et les soldats du bivouac. — Quelques-uns, apercevant la cabane, courent vers la porte, au seuil de laquelle ont paru le Major et Amélie. — Julien se précipite vers la cabane.)

JULIEN, à Amélie.

Ne sortez pas, Madame, rentrez!.. Féraud, soldats, placez-vous à cette porte, et que personne n'entre, excepté ces malheureuses femmes!..

(Il désigne les femmes qui sont parmi les traîneurs et qui entrent dans la cabane. — L'agitation continue, malgré les efforts de Julien et des soldats.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BERTRAND, HUBLOT et des SOLDAT qui accourent.

BERTRAND.

Ça ne va donc pas finir, non d'un tonnerre!..

VOIX, parmi les traîneurs.

L'ennemi!..

BERTRAND.

L'ennemi! eh! non; c'est toujours votre ro-

cambole, votre panique, comme on dit!.. soyons paisibles!..

HUBLOT.

C'est vous, l'ennemi, c'est vos camarades qui sont par là et qui nous ont dévoré le pauvre petit souper que nous étions allés chercher!.. fameuses pratiques!..

BERTRAND.

Il y a des Français parmi vous!.. qu'ils sortent de vos rangs et, avec nous, ils vous donneront l'exemple... si nous sommes encore vivants et en ordre, c'est que nous avons tenu ferme!.. ceux qui viendront ici bousculer la discipline... nous les traiterons comme des Russes!.. je vous dis ça de la part du capitaine... et voilà!..

(Des soldats sortent du milieu des traîneurs et se mêlent aux soldats qui étaient déjà en scène.)

JULIEN, bas à Bertrand.

Les vivres ont été pris par les traîneurs?..

BERTRAND.

Confisqués, dévorés en un clin-d'œil!..

JULIEN.

La faim!.. la faim!.. Regardez, Bertrand, ces tourbillons de neige que soulève le vent du nord!..

BERTRAND.

Mauvais signe!.. Parcourez le bivouac, donnez des ordres et rentrez dans la cabane!..

JULIEN.

Comment, Bertrand!.. mon poste est ici, et j'y resterai!..

BERTRAND.

C'est juste!.. (A part.) La nuit sera terrible!.. que Dieu garde l'enfant!..

FÉRAUD, s'approchant de Bertrand.

Vous n'avez rien pu sauver, Brigadier?..

BERTRAND.

Rien!..

FÉRAUD.

La faim me gagne comme le froid, j'ai la tête qui me tourne!..

BERTRAND.

Tiens ferme, Féraud!.. sois solide, mon brave!.. (A part.) Faut suivre le capitaine?..

(Il s'éloigne pour rejoindre Julien qui parcourt le bivouac.)

SCÈNE XVI.

FÉRAUD, assis au seuil de la cabane,
SOLDATS, TRAINEURS.

(De nouveaux traîneurs arrivent, portant quelques branches de bols qu'ils allument; on se presse autour du faible brasier. — Une femme, qui était accroupie, se traîne avec effort vers le feu; elle tient un enfant dans ses bras; on l'écarte: Féraud se lève indigné, renverse ceux qui reposent la femme, à qui il fait faire place, et revient près de la cabane. Deux traîneurs, cachant des pommes de terre, cherchent à les glisser sous le feu, sans être aperçus. — La nuit est profonde, la neige tombe par flocons épais, et le vent souffle avec impétuosité.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JULIEN, BERTRAND.

BERTRAND.

Tu ne veux pas entrer dans la cabane, Capitaine?..

JULIEN.

Non, ce serait une lâcheté!..

BERTRAND.

Tu me parles brusquement!..

JULIEN.

Moi!.. pardon!.. notre sort est si affreux!.. nous aussi, nous savons mourir en soldats, Bertrand, mais nous n'avons pas votre courage contre tous les malheurs... voici mon poste; je serai sévère contre le désordre!.. si quelqu'un voulait entrer dans la cabane!..

BERTRAND, à part.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!.. pauvre enfant!.. le voilà abattu!.. si la tête allait se brouiller, si le sommeil... j'en ai tant vu mourir comme ça!.. oh! j'eserai là, moi, il ne s'endormira pas! (Haut.) Julien!.. capitaine!..

JULIEN.

Quoi?..

BERTRAND.

Rien! pardon, je croyais avoir quelque chose à te dire!..

FÉRAUD, allant péniblement à Bertrand.

Brigadier!..

BERTRAND.

Quoi donc, mon brave Féraud!..

FÉRAUD.

Brigadier, faut vous le dire, j'ai idée que cette nuit, ça va finir pour moi!..

BERTRAND.

Allons donc!..

FÉRAUD.

C'est comme je vous le dis... d'ailleurs, autant aujourd'hui que demain; il y a un mois que nous mourons de faim et de froid!..

BERTRAND.

Nous en réchapperons!..

FÉRAUD, brusquement.

Non! non!.. (Changeant de ton.) Brigadier, vous savez, j'ai là-bas, près de Montmirail, une vieille mère qui n'a pas toujours du pain de reste!.. (Lui mettant une bourse dans la main.) Vous la reverrez, vous; vous êtes solide à sortir de partout... vous lui remettrez ça, en mon souvenir, et vous l'embrasserez!.. voilà!.. et merci!..

(Il regagne sa place.)

BERTRAND.

Pauvre Féraud!.. la tête n'y est déjà plus!.. (Prenant sa gourde.) Capitaine, il en reste un peu!..

JULIEN.

Non, je n'en veux pas!..

BERTRAND.

Tu me refuses, moi!.. (Julien boit. — Quelques nouveaux traîneurs arrivent, ils cherchent à se glisser près du feu qui commence à s'éteindre, mais on les écarte brusquement. — Bertrand, secouant un traîneur qui s'est étendu par terre.) Si tu t'endors, tu mourras!..

LE TRAINEUR.

Tant mieux!..

(Les deux traîneurs qui avaient mis des pommes de terre sous la cendre, les retirent; elles roulent; un troisième traîneur en ramasse. — Un des deux autres se jette sur lui. — Ils se collètent, luttent; mais la force leur manque; ils chancellent et tombent. — Le Général arrive et s'approche du feu.

UN TRAINEUR, au Général.

Qui es-tu, toi?..

LE GÉNÉRAL.

Le général Frémard!..

LE TRAINEUR.

Avez-vous apporté du bois!..

LE GÉNÉRAL.

Non!..

LE TRAINEUR.

Pas de place, alors!..

LE GÉNÉRAL, allant tomber assis.

Oh! mon Dieu! malheureux soldats, malheureuse armée!..

BERTRAND.

Oh! c'est horrible, c'est horrible!.. plus d'énergie, plus de cœur, rien!..

(Plusieurs traîneurs s'étendent et s'endorment.)

DES TRAINEURS.

Le feu est éteint!.. malédiction!..

(Ils se précipitent et se disputent une place sur la cendre.)

DES TRAINEURS.

Dans la cabane!.. dans la cabane!..

JULIEN, se levant vivement.

Non!.. elle est remplie de monde!.. il y a des femmes!.. il n'y a plus de place!..

DES TRAINEURS.

Que les autres sortent! chacun son tour!..

BERTRAND.

Vous n'y entrerez pas!..

(Tumulte; les traîneurs vont vers la cabane, dont Julien, Bertrand et quelques soldats, leur disputent l'entrée. — Lutte acharnée.)

JULIEN.

Je ne veux pas que ces femmes soient chassées de leur asile!..

BERTRAND.

Capitaine, comme dans la division Partoureaux!.. mort aux traîneurs qui perdent l'armée!.. il n'y a pas un seul Français parmi ceux-là!..

JULIEN.

Soldats! voici ma consigne! feu sur le premier qui touchera le seuil de la porte!.. (La lutte continue un instant, mais les traîneurs reculent, et la porte de la cabane reste libre. — Le calme se rétablit dans le bivouac. — Profond silence. — Le froid et la neige redoublent. — Julien est allé s'asseoir sur une pierre; Bertrand est debout près de lui, une main sur son épaule comme pour l'empêcher de s'endormir.) Dieu soit loué!.. la consigne n'a pas été violée!.. le froid redouble, Bertrand!..

BERTRAND.

Tu crois!.. lève-toi, marche!..

JULIEN.

Non!.. ma tête est bien lourde!..

BERTRAND.

Ne dors pas, ne dors pas!..

JULIEN.

Non!.. (La neige s'épaissit; les sentinelles deviennent plus rares à leurs postes, et peu à peu on voit la dernière s'étendre par terre.) Le froid me tue!..

BERTRAND.

Eh bien! entre dans la cabane, un peu!

JULIEN.

Non! non!.. mon poste est ici!.. tu avais raison, Bertrand, il faut marcher, oui, marcher... oui, mais... qu'est-ce que j'éprouve donc, Bertrand?... mes genoux fléchissent, ma tête tourne!.. je... je...

BERTRAND.

Viens!.. il ne m'entend plus, ses yeux se ferment!.. dans la cabane! dans la cabane!.. (Il te prend dans ses bras le porte dans la cabane, et, revenant en scène.) Il serait mort!.. mort, mon enfant!.. (Regardant le bivouac.) Seul, debout, seul!.. eh bien! je veillerai pour tous!.. (Il s'appuie contre un caisson. — Silence profond dans le bivouac. — On entend marcher une troupe.) Qui vient là?... point de sentinelle!.. (Criant.) Qui vive?... ce sont les Russes!.. cet aide-de-camp nous a donc trompés!.. non, des Cosaques!.. soldats, l'ennemi!.. l'ennemi!.. ils dorment!.. les Cosaques ne se donneront pas même la peine de faire feu!.. ils nous méprisent comme un vil troupeau!.. les voilà!.. ah!..

(Il découvre deux ou trois caissons, et prend un pistolet.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GRÉGORI, COSAQUES.

GRÉGORI, à Bertrand.

Rendez-vous!..

BERTRAND.

Jamais!..

GRÉGORI.

Vous mourrez!..

BERTRAND.

Et vous tous avec moi!.. (Approchant le pistolet des caissons.) Il y a là de quoi faire sauter dix régiments, et trembler la terre à trois lieues à la ronde!.. passez, ou nous sautons!.. (Grégori fait un pas pour avancer.) Passez!.. (Grégori s'éloigne avec sa troupe, tandis que Bertrand reste auprès des caissons, le pistolet à la main. — Silence de quelques instans. — On entend au loin un faible roulement de tambours, et des cris confus. — Bertrand écoute avec anxiété en se penchant; se relevant, et d'une voix éclatante.) Enfants, réveillez-vous, regardez, là bas, regardez!.. c'est l'Empereur qui passe!..

(Les soldats se lèvent péniblement. — Le capitaine sort de la cabane. — Le bivouac s'anime tout entier, moins les traîneurs. — L'Empereur passe, et les soldats le saluent de leurs acclamations. — Tableau.)

ACTE III.

Le théâtre représente la cour d'une ferme. A gauche, l'entrée de la ferme. Au fond, la campagne.

SCÈNE I.

BERTRAND, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE,
UN GARDE CHAMPÊTRE, PAYSANS.

(Bertrand, vêtu d'une blouse qui laisse voir sa veste d'uniforme, est assis à la porte de la ferme, entouré des autres personnages.)

BERTRAND.

Vous voyez bien comme quoi il faut peu s'étonner que l'Empereur ait laissé venir jusqu'en France les Russes, les Prussiens et un tas de particuliers qui ont pris l'habitude de se faire broser en veux-tu, en voilà!.. C'est une continuation de sa frime pour les amorcer et les couper en deux supérieurement... A preuve les prisonniers qui passent tous les jours ici; à preuve le joli petit bulletin que le brigadier vient d'en faire la lecture, et qui vous montre qu'à Brienne à Craonne, près de Soissons et autres endroits divers, le petit homme s'en est donné à cœur joie de la victoire et du laurier!..

LES PAYSANS.

Bravo! bravo!..

BERTRAND.

Et je vous dirai, mes enfans, que ça me va peu pour le quart-d'heure, d'être encloué par ici, à la ferme de la mère Ursule... Mais, bah! voilà ma jambe droite qui a reçu son compte, là-bas, du côté de Wilna, quand nous revenions de la Russie... et, il a fallu la mettre à la retraite... Mais, puisqu'il paraît que toutes les armées viennent par ici, vers Montmirail, j'ai idée que j'aurai la satisfaction de recommencer!.. Et si les cosaques se promènent du côté du village et de la ferme, je vous montrerai la manière de les descendre proprement!..

LES PAYSANS.

C'est ça!.. c'est ça!..

BERTRAND.

Et vous cognerez dur?..

LES PAYSANS.

Oui... oui...

BERTRAND.

Ah ça! l'affaire peut commencer plus tôt que plus tard, et il faut se tenir en garde... Or donc, ramassez toutes sortes de petits outils avec quoi on coupe la respiration à l'ennemi; des fusils, des sabres, s'il y en a; des faux, des fourches, des fléaux, des haches et autres ustensiles de ménage...

LES PAYSANS.

C'est ça!.. c'est ça!..

BERTRAND.

Vous savez bien que Julien, qui est à cette heure chef d'escadron, et qui fait partie du corps d'armée qui est dans le pays depuis quelques jours, nous enverra du renfort... Il est là, dans la ferme, vu qu'il vient nous dire bonjour tant

qu'il le peut, et il veillera au grain pour nous soutenir, soyez paisibles!..

LES PAYSANS.

Bien! bien!..

BERTRAND.

Je vous dirai que si vous en tenez beaucoup de ces sacripans, ça flattera l'Empereur et la patrie, que même on dira que vous êtes dignes de la Grande-Armée!..

LES PAYSANS.

A mort les cosaques!..

BERTRAND.

C'est ça... allez donc et tenez l'œil ouvert!

LES PAYSANS.

Vive Bertrand!..

BERTRAND.

Du tout!.. vive l'Empereur!..

LES PAYSANS.

Vive l'Empereur!..

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

BERTRAND; puis URSULE.

BERTRAND.

Je lui disais bien, à l'enfant, quand il a fallu nous séparer près de Wilna et qu'il est allé au corps de Macdonald: Sois tranquille, mon capitaine, je me charge de la petite dame... Je vas la mener près de la mère Ursule, qui en aura soin comme si c'était sa fille, ni plus, ni moins... T'as beau dire, nous nous retrouverons avant de passer l'arme à gauche!..

URSULE, entrant.

Eh bien! Bertrand, les voisins sont donc partis?...

BERTRAND.

Oui, mère Ursule, ils sont allés se précautionner en cas qu'il y ait du grabuge quelque peu!.. Dites donc, mère Ursule, je leur ai dit de venir à la ferme s'il fallait, comme on dit à la guerre, se retrancher... Ça ne vous contrarie pas?..

URSULE.

Du tout, du tout!.. est-ce que tu as besoin de ma permission, d'ailleurs?.. Quand tu es revenu de la guerre, je t'ai dit: Bertrand, fais marcher la ferme; je suis trop vieille pour m'en occuper, tu es chez toi, ici.. Tout appartient à Julien, qui est quasi ton fils, tu peux donc faire le maître...

BERTRAND.

Qu'est-ce qu'il fait donc par là, Julien?..

URSULE.

Tiens, regarde, le voilà qui gronde la petite dame...

BERTRAND.

Comment, gronder!..

URSULE.

Oui, d'amitié; à cause qu'elle veut toujours s'occuper dans la ferme...

BERTRAND.

Il a raison, mère Ursule, il ne faut pas ça!.. c'est bien assez qu'elle soit privée pour le quart-d'heure de son pays, de ses trente-six châteaux, et d'une foule de métairies!.. Il ne faut pas même qu'elle touche une quenouille, à moins que ce soit pour s'amuser!.. Mais je crois malgré ça que Julien la gronde tout doucement! Suffit... les voilà tous deux!..

SCÈNE III.

BERTRAND, URSULE, JULIEN; puis AMÉLIE.

BERTRAND, à Ursule.

Sont-ils gentils tous deux, hein?..

URSULE.

Qui est-ce qui m'aurait dit que le petit de ma pauvre Marguerite et de ce brave Pierre Hubert, serait un jour chef d'escadron!..

BERTRAND.

Dame, c'est un peu fameux; mais il l'a bien gagné!.. Eh bien, mon commandant, est-ce que tu vas nous quitter?..

JULIEN.

Oui, mon ami!.. je me trouve heureux d'appartenir à l'état-major, car, j'ai pu venir jusqu'ici, en visitant le terrain, et vous savez qu'aujourd'hui il n'est pas facile de s'absenter...

BERTRAND.

Je crois bien!... et la petite dame?..

JULIEN.

La voilà plus calme, grace aux bulletins que nous avons reçus et qu'elle parcourten ce moment le nom de son père ne se trouve pas parmi ceux des officiers ennemis dont on annonce la mort!..

AMÉLIE.

Bonjour, M. Bertrand, bonjour mon ami!..

BERTRAND.

Oui, c'est ça, votre ami!.. à la bonne heure, nous n'avons pas les yeux rouges, ce matin, nous n'avons pas pleuré?..

AMÉLIE.

Vous vous y prenez tous si bien pour me consoler!.. Et pourtant...

URSULE.

Eh bien! est-ce que nous allons recommencer?..

BERTRAND.

Du tout!.. Du tout!..

JULIEN.

Je vous l'ai dit, Madame, la guerre finira bientôt, et alors, il sera facile d'avoir des nouvelles de M. le Comte, de les retrouver!..

AMÉLIE.

Hélas! M. Julien, il y a plus d'un an que je nourris cette espérance, et vainement!..

BERTRAND.

Dam, écoutez, depuis Wilna où il a été impossible de vous laisser comme c'était convenu, à cause du remue-ménage qui se fit par là, la guerre n'a pas cessé; pas moyen de rentrer dans

votre pays, pas moyen d'avoir des lettres, quoi!

AMÉLIE.

C'est vrai!.. c'est vrai!..

JULIEN.

Allons, Madame, espérez encore, espérez!.. Je vous quitte!..

URSULE,

Est-ce qu'on va se battre, Julien?..

JULIEN.

Pas encore, bonne mère, vous me reverrez avant la bataille!..

URSULE.

Que le bon Dieu le veuille, mon pauvre enfant!..

BERTRAND.

Certainement, qu'il le voudra, le bon Dieu!.. Ah ça, commandant, je croyais qu'Hublot serait venu vider une bouteille avec moi... Il m'a promis ça plus d'une fois en Russie...

JULIEN.

Il tiendra parole, il me l'a dit encore hier, au parc d'artillerie, où je l'ai vu... Mais, il prétend qu'il ne peut s'éloigner de la pièce... vous savez?..

BERTRAND.

Ah! oui, la Gueularde!..

JULIEN.

Au revoir! au revoir!..

BERTRAND, AMÉLIE et URSULE.

A bientôt!..

SCÈNE IV.

BERTRAND, AMÉLIE, URSULE.

URSULE.

S'il allait lui arriver malheur, au pauvre enfant!..

AMÉLIE.

Vous ne serez pas la seule à prier pour lui, mère Ursule!.. n'avez-vous pas des droits à ma reconnaissance, vous tous?.. Depuis que je suis dans cette ferme, Dieu sait de quels soins vous m'avez entourée!.. Et pour m'amener en France, ici, quel dévouement, quelle affection il a fallu!

BERTRAND.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?.. Ca nous empêchait de penser que pour nous-mêmes, ça n'aurait pas trop bien!.. Sans vous, nous serions peut-être restés en chemin; mais comme il fallait vous en tirer, ça nous donnait du jarret et de l'aplomb! (On entend la voix des paysans.) Voilà les voisins qui reviennent... Allons, ma petite dame, et vous aussi, mère Ursule, sans vous commander, il faudrait rentrer à la ferme. Nous avons à causer de choses et autres, relativement à des coups de sabre et de fusil... Ça vous importe peu!

AMÉLIE.

Mon ami, vous voulez donc vous exposer encore?

BERTRAND.

Moi? Il y a vingt ans et plus que je roule à travers les balles... c'est mon agrément!

(Amélie et Ursule entrent dans la ferme.)

SCÈNE V.

BERTRAND, JACQUES, PAYSANS.

BERTRAND.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

JACQUES.

C'est encore des prisonniers qu'on fait passer par ici, et qui vont s'arrêter un brin, là, au carrefour !.. Tas de gueux, qui ont tué de notre monde !

LES PAYSANS.

C'est vrai, ça !

JACQUES.

Ca serait juste de les recevoir comme un chien dans un jeu de quilles !

BERTRAND.

Qu'est-ce que tu dis là, toi ? Est-ce que c'est à eux qu'il faut en vouloir ? Ce sont des soldats qui se sont battus, qui ont fait leur devoir, et qui sont malheureux ?.. J'ai été comme eux, moi, et quand une âme charitable me donnait un verre d'eau ou un morceau de pain, eh bien ! j'en avais le cœur qui me battait pour remercier, quoi !.. Faut rendre la parcelle, mes enfans ; faut prouver qu'en France le cœur est bon, de même que le bras est solide !..

LES PAYSANS.

Oui, oui !..

BERTRAND.

Allons, Jacques, voici la clé du cellier ; va chercher du vin... Toi, Joseph, va demander à la mère Ursule le pain qu'il y a sur la planche, et que le prisonnier dise que le Français est bon enfant !..

LES PAYSANS.

Oui, oui !..

(Une colonne de prisonniers arrive conduite par un officier qui leur fait faire halte. Ils s'asseyent par terre ; l'un d'eux se tient à l'écart, enveloppé dans son manteau.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE SARATOFF, UN OFFICIER, PRISONNIERS.

BERTRAND.

Mon lieutenant, si la consigne ne s'y oppose pas, nous voudrions faire rafraîchir les prisonniers, et si vous vouliez me faire celui de trinquer avec moi...

L'OFFICIER.

Volontiers, mon brave !

(Les Paysans portent du pain et du vin aux prisonniers.)

BERTRAND, trinquant avec l'officier.

A la victoire indéfiniment !.. Mais tout doucement ! car ça leur ferait de la peine à eux !

L'OFFICIER.

Vous avez servi long-temps ?

BERTRAND.

Depuis 92 ; et il n'y a qu'un an que Bertrand dit l'Égyptien, est au rancard...

L'OFFICIER.

Bertrand l'Égyptien ?

BERTRAND.

Moi-même ! vous me connaissez ?

L'OFFICIER.

Mis trois fois avec honneur, à l'ordre du jour de l'armée !

BERTRAND,

C'est ça ! vous me flattez !

L'OFFICIER.

Il faut que j'aie inspecter un peu la colonne. Au revoir, mon brave !

BERTRAND.

Au revoir, mon lieutenant !.. (L'Officier va parmi les prisonniers. — Aux paysans.) C'est ça, mes enfans, c'est ça !.. (Designant le Comte.) Et celui-là, on ne lui donne rien ?

JACQUES,

C'est-à-dire qu'il n'a rien voulu... Il a l'air triste, que ça fait peine à voir !

BERTRAND, allant au Comte.

Eh bien ! vous ne voulez pas accepter quelque chose, vous ?.. C'est un vieux soldat qui vous offre...

LE COMTE.

Un vieux soldat !

BERTRAND, à part.

Ah ça ! est-ce que j'ai la berluie ?.. Mais non, mais non !.. En voilà une rencontre ! (Il fait un pas pour aller vers la ferme.) Non, pas si vite !.. (Revenant au Comte.) Ah ça ! mais, c'est bien vous ?..

LE COMTE.

Vous vous trompez, sans doute ?

BERTRAND.

Me tromper !.. faut voir !.. Je vous dirai donc que j'ai bivouaqué dans le temps, au château de Saratoff !

LE COMTE, se levant vivement.

Que dites-vous ?..

BERTRAND.

Ah ! nous y voilà !.. Eh bien ! oui, Bertrand l'Égyptien, le capitaine Julien !

LE COMTE.

Julien ! Bertrand ! vous ici !.. Et ma fille, ma fille !..

BERTRAND.

Un instant ! un instant !.. (A part.) Petit à petit !.. faut lui dégonfler le cœur peu à peu !..

LE COMTE.

Vous ne me répondez pas ?.. Ah ! mais, c'est vous qui avez veillé sur mon enfant, dans cette nuit horrible où j'espérais revenir près d'elle !.. Toujours malheureux, la guerre m'entraîna loin de là ; j'ai suivi ses vicissitudes ; et, pour la seconde fois, prisonnier, me voici en France ; je vous retrouve, vous à qui ma fille fut confiée ? Perdue, morte, sans doute !..

BERTRAND.

Du tout ! du tout !.. Voyons, du calme, du calme !.. La petite comtesse va bien, très bien même !

LE COMTE.

Où est-elle ? où est-elle ?

BERTRAND.

Attendez ! attendez !..

L'OFFICIER, à Bertrand.

Adieu, mon brave, nous allons nous remettre en route!

BERTRAND.

Ah! (A part.) Mais, sacré diable! il faut que ce pauvre père reste ici!.. (A l'Officier.) Un mot, mon lieutenant...

L'OFFICIER.

Volontiers...

BERTRAND.

Pardon et excuse! Où conduisez-vous ces prisonniers?

L'OFFICIER.

Pas loin d'ici, à Coulommiers.

BERTRAND.

Bon! de telle façon qu'on va les colloquer chez les particuliers de droite et de gauche, dans les environs?..

L'OFFICIER.

Justement.

BERTRAND.

Pour lors, vous me ferez plaisir de m'en donner un à garder...

L'OFFICIER.

Comment?

BERTRAND.

Oui... celui-là... c'est la ferme qui sera son dépôt... il sera mon prisonnier sur sa parole, et il n'y manquera pas... S'il y manquait, j'irai trouver l'Empereur, en le priant de me fusiller. Or donc, vous pouvez faire ça pour l'Égyptien, et qui ce prisonnier a rendu service jadis... Et puisque vous connaissez l'Égyptien, vous pouvez partir tranquille!

L'OFFICIER.

Mais... au fait, rien dans mes instructions ne s'oppose à votre demande... Seulement, à la première réquisition...

BERTRAND.

Rendu à l'ordre, convenu!.. Merci, mon lieutenant!..

L'OFFICIER, à haute voix.

Partons!..

BERTRAND, au Comte.

Du tout! vous restez à la ferme... vous êtes mon prisonnier, à moi!

L'OFFICIER.

En marche!..

(La colonne se remet en marche et s'éloigne.)

BERTRAND, aux paysans.

Allez toujours veiller au grain, mes enfans!..

JACQUES.

Dites donc, M. Bertrand, ça chauffera peut-être bientôt... Guillaume a vu des cavaliers qui couraient bride abattue de l'autre côté de la plaine!

BERTRAND.

Bon!.. Alors, vous aurez la chance de jouir d'une bataille!.. (Les paysans s'éloignent.)

SCÈNE VII.

BERTRAND, LE COMTE.

LE COMTE.

Que Dieu vous récompense de votre géné-

reuse conduite, vous à qui je devais tant déjà! Je ne pouvais espérer que ma captivité serait ainsi adoucie!

BERTRAND.

Vous voyez bien qu'il faut tenir bon, et qu'il arrive des momens...

LE COMTE.

Oui... Mais, tout à l'heure, vous n'avez pas répondu aux questions que je vous adressais... quand je vous ai parlé de ma fille, vous avez gardé le silence... C'est qu'elle est perdue pour moi, c'est que je ne dois plus la revoir... Malheureux père!..

BERTRAND.

Là, là, ne prenez pas feu comme ça!.. Que si, vous la reverrez... Je vous en donne ma parole... Tenez, entrez là, dans la ferme... vous allez y trouver une bonne vieille femme et une jeune fille... Elles ont un parent qui a été en Russie, et elles savent bien des choses...

LE COMTE.

Que leur dirai-je? elles ne me connaissent pas...

BERTRAND.

Vous aurez bientôt fait connaissance... Entrez, Général; vrai, vous n'en serez pas fâché. (Le Comte entre dans la ferme.)

BERTRAND, seul.

Ce brave homme-là va être bien content tout à l'heure. Dans le tremblement qui se passe et qui vous attriste l'âme, un peu de bonheur qui arrive à un pauvre père, ça fait du bien... ça remet le cœur... Et cette petite comtesse, va-t-elle être heureuse!.. Je suis sûr, à présent, qu'elle resterait fermière toute sa vie... Quand notre Julien va revenir par ici, on pourra dire au général russe: Voilà celui qui a sauvé la vie à votre fille!.. Il est chef d'escadron dans la Garde, officier d'ordonnance de l'Empereur... Ça va de pair avec toutes les graines d'épinards d'Europe. Enfin, on verra, on verra!..

LE COMTE, sortant de la ferme avec Ursule et Amélie.

C'est à toi que je dois de retrouver ma fille, mon brave!..

URSULE.

Oui, à lui, et un peu au petit Julien!

LE COMTE.

Mais, où donc est-il?

BERTRAND.

Oh! pour celui-là, il est encore sous le drapeau! Mais pas loin d'ici, et ce matin même, il est venu à la ferme.

AMÉLIE.

Oh! mon père, vous saurez tout ce que Bertrand et M. Julien ont fait pour moi... Une fille, une sœur, ne sont pas protégées avec plus de dévouement!..

LE COMTE.

Et tout à l'heure encore, sans lui, on m'emmenait avec les autres prisonniers, on m'éloignait encore de toi, mon enfant!.. (Prenant la main de Bertrand.) Mais, sais-tu, mon brave, que la partie n'est plus égale entre nous?.. Je te dois tout, et je ne pourrai jamais être quitte envers toi!..

BERTRAND.

Bah !

LE COMTE.

Et vous, madame, vous avez été une mère pour ma fille !..

URSULE.

Ma foi, oui, sauf respect !.. Et nous nous sommes souvent embrassées de bon cœur, allez, comme à cette heure, si vous voulez bien !..

AMILIE, l'embrassant.

Bonne Ursule !..

JACQUES, au dehors.

M. Bertrand !.. M. Bertrand !..

BERTRAND.

Qu'est-ce qu'il y a ?..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACQUES, PAYSANS.

JACQUES.

Dites donc, v'là une masse de troupes qui tourne tout autour de Montmirail ; même qu'on a vu pas loin d'ici, des *équairiers*, comme dit le Brigadier de gendarmerie, et entendu des coups de fusil..

BERTRAND.

Des coups de fusil !.. faut que j'aïlle voir ça !..

URSULE.

Comment, tu n'en as pas assez vu de ça ?.. Veux-tu y laisser l'autre jambe par hasard !.. Et si l'ennemi vient par ici, qu'est-ce qui veillera sur nous, sur la ferme ?..

BERTRAND.

C'est juste !.. Pour lors, faut se retrancher solidement !.. Ainsi donc, mère Ursule, conduisez la petite dame dans la ferme, vous y êtes consignées... Quant à vous, Général, pardon et excuse, mais... vous êtes mon prisonnier !..

LE COMTE.

C'est vrai, et que m'ordonnes-tu ?..

BERTRAND.

Dam ! d'aller là-dedans causer avec la petite comtesse !.. Ça sera dur pour vous d'entendre les coups de fusil sans prendre part à la danse... Mais, pas moyen !.. c'est l'ordre !..

LE COMTE.

Viens, ma fille ; qui sait ? ma présence ici sera peut-être utile !..

SCÈNE IX.

BERTRAND, JACQUES ; puis LE BRIGADIER DE GENDARMERIE, LE Garde-Champêtre.

BERTRAND.

Ainsi donc, mes enfans, ça commence à s'allumer !.. Bon !.. nous serons supérieurement ici, pour nous serrer, et empêcher les pandoars de grimper !.. Brigadier, faut se colloquer en masse par ici ; l'endroit est bon !..

LE BRIGADIER.

C'est mon idée !..

BERTRAND.

Je suis sûr et certain que même on y enverra de la troupe ; la position est fameuse !..

JACQUES.

Tenez, regardez, là-bas, près de Saint-Julien, des cavaliers !..

BERTRAND.

Des hussards prussiens et des cosaques ; et de l'autre côté, des guides et des lanciers !.. Allons ! ce sont des oiseaux qui annoncent la sérénade... Faut se dépêcher, mes enfans, de ramasser le monde des environs...

LE BRIGADIER.

C'est ça, nous nous retrancherons par ici...

LES PAYSANS.

Oui, oui !..

(Ils sortent rapidement avec le brigadier de gendarmerie et le Garde-Champêtre.)

SCÈNE X.

BERTRAND, seul.

A la bonne heure !.. Ces petits gaillards de paysans ! eh bien ! j'ai idée qu'ils se battront de bon cœur !.. Ah ça ! mais en voilà des cavaliers qui filent rondement dans la plaine !.. Pour indiquer les positions, quoi !.. c'est ça même !.. Puisque me voilà quasi-général en chef, faut que je dispose mon petit champ de bataille !.. Nous descendrons à trois ou quatre cents pas, afin que la ferme ne soit pas flambée, et s'il faut remonter jusque par ici, eh bien, nous les empêcherons d'arriver !.. Ah ça ! mais, si je ne m'abuse, les éclaireurs ennemis sont presque tous de ce côté-ci de la plaine !.. Mais, oui, voilà une douzaine de Kalmoucs qui paraded tout près du moulin !.. (Se retournant.) Ah ! diable ! mais, je suis pincé !.. En voilà qui viennent par ici !.. Je ne puis pourtant pas tout seul !.. Ils sont capables de me rattrler, quoi !.. si les paysans revenaient vite, ça s'arrangerait !.. Allons, de la ruse !..

(Il croise sa blouse sur sa veste d'uniforme et fait semblant de tirer de l'eau du puits. Grégori et des cosaques arrivent.)

SCÈNE XI.

BERTRAND, GRÉGORI, IFLIS, COSAQUES.

GRÉGORI.

Alte !.. quand nous verrons paraître le drapeau russe, de l'autre côté de la plaine, nous irons le rejoindre en droite ligne...

BERTRAND, à part.

Si tu pouvais rester assez long-temps pour qu'on te trempe une bonne soupe !..

GRÉGORI.

Paysan !..

BERTRAND.

Mon prince !..

GRÉGORI.

Tu es le maître de cette ferme ?..

BERTRAND, à part.

J'ai déjà vu cet olibrins-là quelque part.
GRÉGORI.

Répondras-tu?..

BERTRAND.

Comme vous voudrez, mon prince!.. Cette ferme est bien pauvre, allez!.. Elle appartient à des gens bien tranquilles, bien sages!..

GRÉGORI.

Tu n'as pas vu passer des cavaliers français?..

BERTRAND.

Oh! mon Dieu! pas la moitié d'un, seulement!..

GRÉGORI.

Où couraient tous ces paysans que nous avons vus tout à l'heure...

BERTRAND.

Ils allaient déjeuner, c'est le moment, mon prince!..

GRÉGORI, à part.

Nous regagnerons facilement les avant-postes, et je pourrai rendre bon compte de l'état du pays... Tous les généraux reconnaîtront-ils enfin que nos cosaques vont toujours plus avant que leurs troupes régulières!.. Aussi, la récompense, nous la prendrons nous-mêmes, si on nous la refuse!.. A nous la France!..

BERTRAND, à part.

Qu'est-ce qu'il se chante donc à lui tout seul?.. Ah ça! est-ce qu'il s'en iront comme ça, tout tranquillement?..

IFLIS, à Bertrand.

Donne-nous à boire!..

BERTRAND, s'appêtant à tirer de l'eau du puits.
Avec plaisir, mon général!..

IFLIS, et LES COSAQUES.

Du vin, du vin!..

BERTRAND.

Du vin!..

IFLIS.

Oui!.. sinon!..

(Les cosaques le menacent du geste.)

BERTRAND.

Mes bons seigneurs, vous ne voudriez pas maltraiter un pauvre paysan!.. (A part.) Tas de canaille, si jamais je puis vous rendre de la monnaie!..

LES COSAQUES.

Du vin!.. du vin!..

BERTRAND, à part.

Ah! mais, ils me donnent une bonne idée!.. (Haut.) Vous voulez du vin, mes bons cosaques, on va vous en servir... avec plaisir!.. Je vais chercher la clé de la cave... je reviens!.. je reviens!..

LES COSAQUES.

Allons!.. vite!..

BERTRAND, à part, en entrant dans la ferme.
Soyez tranquilles, mauvaises pratiques, faut que je vous enfonce!..

GRÉGORI, aux cosaques.

Allons!.. ce paysan reviendra-t-il?

LES COSAQUES.

Français!.. Français!..

BERTRAND.

Voilà!.. voilà!.. (Il s'approche de la porte du

cellier qu'il ouvre, lentement.) C'est que, voyez-vous, je suis tout seul à la ferme; je voudrais vous bien servir!..

IFLIS.

Hâte-toi donc!..

BERTRAND.

J'ai les jambes un peu malades... de naissance!.. C'est le diable pour descendre cestrois ou quatre marches seulement... Et puis, comment pouvoir porter assez de bouteilles!..

IFLIS, avec impatience.

Nous irons avec toi!.. Viens!.. (Aux cosaques.) Venez!.. chacun prendra sa part!..

(Bertrand se range en ôtant son bonnet et en s'inclinant; les cosaques entrent dans le cellier; quand le dernier a passé la porte, Bertrand, qui est resté en dehors, la tire à lui vivement et la ferme.)

BERTRAND.

La porte a six pouces d'épaisseur!.. ils ne l'enfonceront pas, et le chef kalmouck où est-il? (L'apercevant, il tire ses pistolets de dessous sa blouse et court à lui.) A nous deux, Kalmouck!..

GRÉGORI.

Que veux-tu?..

BERTRAND.

Te tuer si tu fais un geste, si tu essaies de te défendre!.. Ruse de guerre!.. apprends que tu n'es qu'un conserit auprès de l'Égyptien!.. Ne touche pas ton sabre... Pas de manière ou je te brûle!..

GRÉGORI.

Malédiction!..

BERTRAND.

C'est comme ça!.. Je vais te mettre à l'ombre à ton tour. Recule jusqu'à cette porte, là-bas, l'œil de mon côté et les bras le long de la couture du pantalon. (Grégori fait un mouvement.) Immobile!.. sinon, flambé!..

(Il le fait reculer en tenant ses pistolets dirigés contre sa poitrine.)

GRÉGORI.

Ah!.. Et ne pouvoir!..

BERTRAND.

Tu es libre de marronner!.. (Arrivé contre la porte, Grégori fait un mouvement, Bertrand s'approche de plus près.) Allons!.. entrons-nous dans le local?.. C'est le toit à cochon, c'est assez bon pour un cosaque. (Grégori entre.) A la bonne heure!..

(Bertrand tire la porte qu'il ferme à clé.)

SCÈNE XII.

BERTRAND, seul.

Je l'aurais bien tué, le chef kalmouck, mais j'ai pensé à une chose... ça me flattera de le porter aux pieds de l'Empereur!.. Ah ça! pendant ce temps-là, il est venu fièrement du monde dans la plaine... Hé! hé! je le disais bien qu'on enverrait des lapins près de la ferme!.. En voilà qui grimpent de notre côté; on a vu que la position était solide et bonne!.. (A haute voix.) Hé! par ici, enfans!.. je vous montrerai le bon

coin!.. Sacré diable! ça me fait battre le cœur de revoir tous ces uniformes!..

(Des officiers et des soldats arrivent; les officiers examinent les environs de la ferme et semblent indiquer des positions, donner des ordres.)

SCÈNE XIII.

BERTRAND, HUBLLOT, OFFICIERS, SOLDATS.

HUBLLOT, accourant.

Ohé! l'Égyptien!..

BERTRAND.

Qui est-ce qui m'appelle?.. Hublot!..

HUBLLOT.

Moi-même, en personne naturelle!.. Faut que je vous embrasse, l'Égyptien!..

BERTRAND.

Et vivement!.. Ah ça! et ton nez?..

HUBLLOT.

Mon nez!.. frais comme une rose, grace au soleil français!.. Sacré canon! il fait meilleur par ici que là-bas, chez les Moustiques... n'est-ce pas, l'Égyptien?..

BERTRAND.

Comme tu dis!..

HUBLLOT.

Ah! les guerdins!.. m'en ont-ils fait avaler des glaces et de la neige, que je tremblais de fondre au soleil... Mais bah! nous sommes sur le sol de la patrie, et vive la joie!..

BERTRAND.

Et les coups de fusil!..

HUBLLOT.

Et les coups de canon, et la Gueularde!.. Dites donc, l'Égyptien, elle est ici près, la Gueularde, la véritable Gueularde!..

BERTRAND.

Bah!..

HUBLLOT.

Ramenée, ramenée en triomphe!.. Je croyais qu'elle serait enrhumée pour le reste de sa vie, vu cette polissonne de gelée! Ah ben! oui, elle ronfle mieux que jamais... un vrai tonnerre, quoi!..

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JULIEN, FÉRAUD, SOLDATS.

JULIEN.

Bertrand, j'ai obtenu qu'on envoyât un détachement près de la ferme; je suis venu m'assurer des dispositions que j'avais indiquées... La bataille ne tardera pas à s'engager.

HUBLLOT.

Ah ça! Féraud, tu n'es donc pas resté enfoncé dessous la neige?..

FÉRAUD.

Allons donc, j'aurais plutôt ressuscité puisque les cosaques devaient venir par ici...
BERTRAND.

Des cosaques!.. j'en ai une provision à vous servir!.. vous verrez ça!..

HUBLLOT.

Tiens! en voilà un qui montre le museau... fameux!..

BERTRAND.

Julien, il y a quelqu'un par ici qui sera un peu flatté de te voir.

JULIEN.

Un ancien camarade, sans doute!

BERTRAND.

Non... un général russe... le comte de Saratoff.

JULIEN.

Le comte Saratoff!

BERTRAND.

Là, dans la ferme, réuni à sa fille.

JULIEN.

Comment se fait-il?

BERTRAND.

Je l'ai reconnu dans un convoi de prisonniers et je l'ai gardé.

HUBLLOT.

Le général de la neige... encore prisonnier!.. Il n'a pas de chance à ce jeu-là.

JULIEN.

Ne puis-je le voir?

BERTRAND.

Entre, mon garçon.

(Julien est prêt à ouvrir la porte de la ferme, on entend le canon.)

JULIEN.

La bataille!.. la bataille qui va commencer!..

FÉRAUD.

Commandant, n'arrivons-nous pas trop tard!..

JULIEN.

A notre poste, Féraud!..

BERTRAND.

Et nous, tenons ferme par ici!..

HUBLLOT.

Je vais faire chanter la Gueularde, crâne-ment.

(Julien s'éloigne avec Féraud. — A peine sont-ils partis, qu'on entend le canon; des soldats traversent rapidement le théâtre et courent à des positions indiquées par des officiers. — On entend des cloches sonner le tocsin dans les villages des environs; quelques instans après, des paysans arrivent armés de différentes manières; au milieu d'eux sont des femmes et des enfans; à leur tête, le Curé, le Brigadier de gendarmerie et le Garde-Champêtre.)

BERTRAND.

V'là le Curé qui mène les paroissiens; c'est un bon et solide qui aime le troupière et la France!..

JULIEN.

Au revoir... au revoir... (Il sort.)

LE CURÉ.

Mes amis, défendez avec courage le sol de notre patrie; que chacun devienne soldat pour protéger contre l'ennemi sa femme, ses enfans et le tombeau de son père!..

(On fait entrer les femmes et les enfans dans la ferme.)

BERTRAND, au Brigadier de gendarmerie.

Brigadier, placez vos hommes en tirailleurs, là, autour de ces murs.

JACQUES.

Bertrand, je n'ai pas de fusil ; mais je m'en vais leur faucher les jambes.

BERTRAND.

Enfants ! tapez ferme et d'aplomb, et si l'Empereur passe par ici, il vous dira qu'il est content !..

LES PAYSANS.

Oui !.. oui !.. vive l'Empereur !..

(Le canon et la fusillade se font entendre à peu de distance, ainsi que les tambours battant la charge. Mouvement animé sur la scène. Des soldats français passent rapidement poursuivant des ennemis que les paysans attaquent vivement. Les cosaques, enfermés dans le cellier, passent de temps en temps leur tête par l'ouverture du haut, et Hublot, avec son sabre, les force à rentrer. — Des Russes, conduits par un colonel, arrivent en scène et font un feu meurtrier sur les paysans, qui résistent avec vigueur.)

BERTRAND, à Hublot.

Hublot, nous y passons, si on ne vient à notre secours !.. (Haut, aux paysans.) Ferme, camarades, vaincre ou mourir !..

LE COLONEL RUSSE.

Rendez-vous, sinon point de quartier !..

LES PAYSANS.

Non ! non !.. à mort ! à mort !..

LE COLONEL.

Soldats, passez donc sur leurs cadavres !..

(Les paysans succombent.)

LE COMTE, paraissant sur la porte de la cabane. Arrêtez !.. arrêtez !..

(Son entrée suspend le combat.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COLONEL, au Comte.

Qui donc êtes-vous ?..

LE COMTE.

Le général comte Saratoff !.. Bertrand, Bertrand, une minute de liberté à ton prisonnier !..

BERTRAND.

Pourquoi !..

LE COMTE.

Un instant, seulement !..

BERTRAND.

Soit !.. je me fie à vous !..

LE COMTE.

Colonel, je reprends mon grade et le droit de vous commander !.. je vous ordonne de passer outre, et de respecter ces paysans, ce brave et vieux soldat, cette ferme, où moi-même, j'ai vu l'honneur français dans tout son héroïsme et dans toute sa générosité...
 COLONEL.

Général, je dois vous obéir, cependant...
 GREGORI et les COSAQUES enfermés.

A nous !.. à nous !..

LE COLONEL.

Des cosaques prisonniers !.. Qu'on enfonce ces portes !..

GREGORI, accourant.

Le comte Saratoff vous demande qu'on les épargne ; je demande vengeance, moi !..

(Il arme ses pistolets.)

LE COMTE, se jetant entre les deux partis.

Frappe-moi donc le premier !..

(Grégori fait feu ; le Comte est atteint, la mêlée recommence. Amélie sort de la ferme et court à son père, qu'elle entoure de ses bras ; le Curé vient à son aide, et tous deux soutiennent le Comte, qu'ils conduisent dans la ferme. Le Curé revient en scène et porte des secours à tous les blessés ; il est imité par les femmes qui sont sorties de la cabane et qui passent et repassent au travers des combattants. L'une d'elles, s'armant d'une hache, tue un cosaque, au moment où il va frapper un paysan renversé à ses pieds. Des Russes paraissent d'un côté du théâtre, mais, au même instant, du côté opposé, arrive Julien, à la tête d'un détachement.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JULIEN, FÉRAUD, SOLDATS FRANÇAIS ET RUSSES.

JULIEN.

Mes amis, autour de vous, la victoire commence pour l'armée française ; vous aussi, soyez vainqueurs !..

LES PAYSANS.

Oui... oui !..

FÉRAUD.

Hublot, à nous deux ces quatre corbeaux de là-bas !..

HUBLLOT.

C'est dit ! quand même il faudrait les avaler en travers !..

(Ils débusquent des Russes, qui faisaient un feu meurtrier.)

HUBLLOT.

Ah ! sacré canon ! enfoncement général... Place à la Gueularde !..

(Les soldats français et les paysans redoublent de vigueur ; les Russes ont perdu leur avantage, cèdent du terrain et sont battus ; Grégori résiste avec intrépidité, et cherche à soutenir les siens.)

BERTRAND.

Il ne descendra donc pas, ce sacré diable de Kalmouck !..

(Il se jette sur Grégori ; une lutte acharnée se fait entre eux ; mais Bertrand le renverse et le tue. Les Russes, vaincus, sont terrassés par les soldats et les paysans, qui forment divers groupes variés.)

SCÈNE XVII.

LES MEMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Mes amis, la bataille de Montmirail est gagnée par l'armée française!.. Vous aussi, soldats et paysans, vous avez votre part du triomphe!.. l'Empereur sera content de vous!..

TOUS.

Vive l'Empereur!..

(Le Comte sort de la ferme, appuyé sur Amélie; Julien court à eux; le Comte lui prend la main, qu'il met dans celle de sa fille. On entend sonner la trompette et les tambours battre aux champs. Tous les personnages se tournent d'un côté du théâtre, avec une expression de curiosité. Un nombreux état-major paraît au fond de la scène, puis l'Empereur, qui s'arrête, fait un geste de satisfaction, salue et passe, tandis que d'éclatantes acclamations se font entendre.)

FIN.